

NOËL 1944

à

ISLE LA HESSE



BARONNE RENÉ GREINDL

BARONNE RENÉ GREINDL

NOËL 1944

A ISLE LA HESSE

DESCLÉE, DE BROUWER



ISLE-LA-HESSE VU DU CÔTÉ DE SENONCHAMPS.
LE COLONEL KNATT FAILLIT ÊTRE TUÉ D'UNE BALLE
QUI ENTRA PAR LA FENÊTRE A L'ÉTAGE

A MADELEINE,
PHILIPPE,
RÉGINAED,
DANIEL,
CHANTAL,
EMMANUEL,
LÉOPOLD,
MYRIAM,
NADINE,
FRÉDÉRIC,
BÉATRICE,
et MARIE-SOLANGE,
nos douze enfants,

je dédie ces lignes

*écrites en mémoire de leur père, le prisonnier
de Büchenwald, frappé à mort dans la nuit
du 20 février 1945, en haine de tout ce qu'il
aimait et qu'il avait fidèlement servi sa vie
durant :*

Dieu, le Roi, la Patrie, la Famille !

Isle-la-Hesse,
juin 1945.

Le 29 novembre 1943, mon mari, le baron René Greindl, fut avisé par l'Oberfeldkommandantur à Bruxelles d'avoir à cesser sur l'heure d'exercer ses fonctions de gouverneur *ad interim* de la province de Luxembourg, et de plus de quitter la province pour aller résider ailleurs dans le pays.

Il s'attendait à cette mesure, ayant été convoqué quelque temps avant à la kommandantur de Liège, où il avait été interrogé sur des propos anti-allemands tenus à Arlon devant de mauvais Belges, qui s'étaient hâtés de le dénoncer.

Cette mesure n'était d'ailleurs que le résultat normal d'une résistance organisée qu'il menait depuis août 1940 à l'autorité occupante, s'efforçant d'étayer toujours sa résistance sur des articles de lois ou sur des conventions internationales, ce qui vis-à-vis d'un ennemi, administratif à l'excès, constituait un argument de poids.

René partit pour Bruxelles immédiatement avec l'espoir de faire rapporter la clause de la sentence concernant son bannissement de la province.

Il revenait à Isle-la-Hesse, deux jours après, pour y prendre quelques mesures en vue d'une absence pouvant se prolonger et allait ensuite se fixer à Bruxelles chez ses parents.

Ce fut d'abord une période de détente et de repos, après trois ans et demi d'un travail ininterrompu, harassant, hérissé de difficultés, semé de questions délicates qu'il avait eues à traiter, et de décisions parfois dangereuses qu'il avait dû prendre pour sauvegarder ou défendre les intérêts de ses concitoyens.

Beaucoup de ceux-ci ne s'en sont jamais doutés!

Cette période fut assombrie par la mort d'une petite

nièce, d'abord, et cette tombe à peine fermée, par un nouveau deuil. Son père, le général baron Léon Greindl, souffrant depuis quelque temps, s'alitait à la suite d'une chute causée par un vertige vers la fin de décembre.

Le froid de ce rigoureux hiver, où le charbon manquait dans presque tous les foyers, éprouvait particulièrement les santés ébranlées. Il devait mourir le 23 janvier 1944 dans les sentiments de la foi la plus profonde, entouré de tous les siens.

Le lendemain, sans que René ait pu revenir à Isle-la-Hesse, naissait son treizième enfant, sa septième petite fille, Marie-Solange.

Cette petite qui avait failli ne pas voir le jour, ne devait guère connaître son père.

Huit jours plus tard, après avoir assisté aux émouvantes funérailles de son père, René rentra à Bastogne pour assister au baptême du bébé. Dom Marie-Albert van der Cruyssen, abbé d'Orval, avait tenu à le lui conférer personnellement.

René n'avait obtenu qu'un « congé » de quelques jours. Il lui fallut la semaine suivante reprendre le chemin de la capitale. Son banissement se prolongea jusqu'au début de mai.

Et pendant ce temps, les choses n'allaient pas sans heurts à son foyer.

La mesure disciplinaire dont il était l'objet n'était que le début d'une campagne d'ennuis et de vexations, qui devait durer jusqu'à la fin et le conduire du maquis des Ardennes à la prison de Malmédy, puis de la cellule de Cologne au bagné de Büchenwald, où il tomba sous les coups de la lie du genre humain, après avoir su pardonner à ses ennemis, avec la grandeur d'âme d'un chrétien des premiers âges.

Cette fin ne doit pas étonner ceux qui ont eu maille à partir avec la terrible Gestapo.

Au début de mars, Madeleine, notre fille aînée, âgée de dix-sept ans, était convoquée à Arlon pour la Werbestelle réglementant le travail obligatoire. Elle n'avait pas

l'âge requis. Il y avait évidemment là une recherche vexatoire.

Le papier de convocation, comme ceux qui suivirent plus tard — et de même que dans tant d'autres familles belges — alla au feu. Mais Madeleine s'en fut passer quelques temps ailleurs.

Au moment de Pâques, comme il n'y avait eu aucun signe inquiétant, elle revint au logis, et c'est là que, quelques jours plus tard, une auto de la Gestapo, montée par quatre civils belges de ceux qui travaillaient pour ce diabolique organisme, venait enlever Madeleine à la maison. Toute tentative de résistance fut inutile et, ayant essayé de m'interposer, je fus à Bastogne bousculée et jetée de côté, tandis que l'auto démarrait, emmenant Madeleine. Elle en fut quitte heureusement pour une nuit à la gendarmerie où elle fut traitée avec mille égards par le commandant Mathieu de la gendarmerie belge et sa famille, à qui nous sommes restés bien reconnaissants.

Le lendemain, la voiture de la Gestapo venait la reprendre pour la conduire à Arlon à la Feldgendarmerie. Je l'y retrouvai quelques heures plus tard, et pus l'emmener chez des amis, grâce à l'intervention du commandant militaire allemand, le major Lippert, qui ne devait pas dans la suite se montrer aussi conciliant. En effet, peu de temps après, lors de l'arrestation de trente otages à Arlon, le procureur du Roi, M. Lucion, ayant été lâchement mitraillé dans le dos par la Gestapo, et laissé agonisant sur le trottoir, une dame d'un grand patriotisme et qui se dévoua sans compter pendant la guerre en faveur des prisonniers, M^{me} Martha, intervint auprès du major Lippert pour pouvoir secourir le malheureux moribond. Elle ne reçut que cette brutale réponse : « Il n'a qu'à crever ! »

Le lendemain, la Werbestelle d'Arlon exemptait Madeleine du travail comme aînée d'une famille de douze enfants.

Quelques jours plus tard, en mai, René obtenait enfin l'autorisation de séjourner dans la province.

Il était bien décidé à s'y tenir coi, car la situation se tendait. On avait nommé un gouverneur rexiste, nommé Dewez, pro-allemand et sinistre individu, qui vivait dans la crainte d'un attentat et faisait régner la terreur.

On n'entraît dans son bureau fermé à clef qu'après avoir été examiné, surveillé et interrogé par un colosse en chemise Lacoste, qui lui servait de secrétaire et gardait sa porte, et il avait averti les membres de son administration que quinze d'entre eux répondaient sur leur vie de sa sécurité personnelle.

René, comme officier de réserve (il avait fait la campagne des dix-huit jours et servi pendant ce temps, comme volontaire, d'agent de liaison entre le 2^{me} régiment et l'État-Major de la division des chasseurs ardennais), devait aller se présenter à la kommandantur tous les quinze jours.

Il était, depuis le début de son mandat, en relations avec les groupes de résistance et c'est à son initiative, conjointement à celle du général Ley, que les chasseurs ardennais s'étaient regroupés officiellement dans un but de service social, officieusement pour se sentir les coudes et se tenir prêts...

Combien de réfractaires reçurent leurs timbres sans savoir d'où ils venaient. Combien de camps du maquis ravitaillés par ses soins. Combien de parachutages, convoyés vers de lointaines destinations, grâce à lui.

Une fois chez lui, il voyait assez régulièrement un camp de l'armée secrète installé chez Eugène de Coune, dans sa propriété d'Assenois, et dirigé par un officier des chasseurs ardennais, le lieutenant Étienne, aussi modeste que courageux.

Eugène de Coune devait être arrêté au début de juillet, en même temps que cet officier et d'autres réfractaires, qui se cachaient chez eux.

Par une chance inouïe, ils échappèrent tous deux à la mort: le lieutenant fut relâché un moins plus tard, et Eugène de Coune revint d'une très dure captivité, échappant de justesse — grâce à l'arrivée des Américains —

à la déportation dans un bagne, sort de tant de prisonniers politiques belges.

Après l'arrestation d'Eugène, René s'en fut prévenir les gens de l'A. S. d'Assenois de se replier ailleurs. Le 27 juillet, nous étions à notre tour l'objet d'une descente de la Gestapo. A 4 heures du matin la maison était cernée par une trentaine d'Allemands en uniforme, armés de mitraillettes. Ils réunirent dans la salle à manger toutes les personnes se trouvant dans la maison et leur firent subir un interrogatoire sévère, qui amena l'arrestation d'un réfractaire et d'un jeune Juif que nous cachions depuis plus d'un an.

Ceux-ci furent emmenés sur l'heure, mais les explications que nous donnâmes semblèrent satisfaisantes, car nous ne fûmes pas inquiétés, ni René, ni moi, au moment même. Pourtant, la Gestapo veillait; nous avions été dénoncés par une fille dévoyée, qui se trouvait à notre service depuis quelques mois. Il y eut de la part de la Feldgendarmerie, soudoyée, je pense, par la Gestapo, un essai de nous impliquer dans une affaire de trafic d'armes. C'était purement imaginaire et ne fut pas maintenu.

Une quinzaine de jours passa, sans autre alerte, puis mon mari fut prié de se rendre le 14 août au local de la Gestapo à Arlon, pour y être interrogé. La convocation, chose étrange, avait été transmise par téléphone par la Feldgendarmerie de Bastogne.

Cela se passait le vendredi soir. La nuit porte conseil. Nous décidâmes le lendemain que René ne devait, sous aucun prétexte, se rendre à Arlon. Il fut convenu que, la convocation ayant été faite verbalement, nous feindrions une erreur et je m'y rendrais à sa place. Je me rendrais compte de ce que l'on cherchait et lui enverrais des nouvelles par l'intermédiaire d'un ami chez qui il pouvait trouver une cachette sûre à Bruxelles.

René prit donc le tram en direction de Marche, le dimanche soir.

Je ne l'ai plus jamais revu...

Le lendemain, accompagné de mon troisième fils,

Daniel, je partis en tram pour Arlon. Nous avions nos bicyclettes avec nous. En arrivant à Martelange, nous eûmes une alerte d'avions. La R. A. F. bombarda la voie du tram à peu de distance de l'endroit où nous nous trouvions. Tous les voyageurs étaient descendus de voiture. Nous nous étions adossés contre une paroi de rocher qui se trouve à cet endroit, pour attendre la fin de l'attaque.

La voie étant coupée pour Arlon, nous décidâmes d'envoyer un télégramme de Martelange en signant Greindl, pour faire supposer qu'il émanait de René, et exposant le motif de notre abstention. Le télégraphe ne marchait plus...

Alors, prenant nos bicyclettes, nous fîmes demi-tour. L'idée me vint, en cours de route, d'aller voir M^r Pierre Orts, ministre et délégué de la Belgique à la Société des Nations, qui nous honorait de son amitié. Il habitait Tintange.

Nous trouvons celui-ci au logis, en train de surveiller la taille d'une de ses haies.

Charmante propriété, maison hospitalière où presque tous nous avons passé des heures exquises de détente, où René est venu combien de fois chasser. Cette maison, je ne la reverrai qu'en cendres, le 9 janvier 1945, après la terrible bataille de Bastogne.

M. Orts nous accueille avec son affabilité coutumière. Je lui expose notre situation et lui demande un avis. Après réflexion, il me dit :

- Votre mari a-t-il une retraite sûre où se cacher ?
- Oui, lui dis-je; la cachette est des plus sûres.
- Et vos fils ?
- Ils ne sont pas chez moi. (Ils étaient tous deux engagés à l'A. S.).
- Et votre fille ?
- Je puis, dès demain, l'envoyer chez des amis.
- Dans ce cas, il n'y a plus qu'à vous qu'ils puissent s'en prendre, et si vous deviez être arrêtée, je pense qu'avec votre situation de famille, on parviendrait à vous en

tirer. (Mon dernier bébé n'était à ce moment âgé que de quelques mois).

Mes réponses peuvent sembler réticentes à des auditeurs non aver'is, mais dans l'époque troublée où nous vivions, où chacun était à la merci d'une arrestation et d'un interrogatoire appuyé par la torture, les gens prudents demandaient dans toutes les questions compromettantes à ne savoir que l'essentiel et rien de plus. C'était le plus sûr moyen de n'être pas exposé à trahir des amis. Mon mari a observé pendant toute la guerre cette prudente ligne de conduite.

A ceux qui venaient demander son appui, son aide ou son intervention, il disait toujours : « Ne me dites que ce que je dois strictement savoir. »

Daniel et moi quittâmes Pierre Orts dans la fin de l'après-midi, pour regagner Isle-la-Hesse.

Sur la grand'route, à hauteur des Bois de Losange, nous dépassons un cycliste en conversation avec un charretier. Il ne tarda pas à nous rejoindre avec le désir évident de lier conversation.

- Belle soirée, nous dit-il.
- Mais oui.
- Vous venez souvent dans le pays ?
- Oui.
- Vous venez de Bruxelles ?
- Non.
- Vous y retourniez ?
- Pas ce soir, vous ne voudriez pas tout de même.

Désireuse de couper court, je fais signe à Daniel de s'arrêter, sous prétexte d'un pneu à regonfler, mais l'importun s'arrête lui aussi et nous attend. Il faudra nous résoudre à le supporter.

- Il reprend bientôt :
- N'êtes-vous pas du pays ?
 - Si.
 - N'habitez-vous pas à Isle-la-Hesse ?
 - Oui.
 - N'êtes-vous pas la femme du gouverneur ?

— En effet.

Je pensais *in petto* : « Si tu le savais, pourquoi te donner toute cette peine ? »

Il continue :

— Tiens, et à propos, où est-il ?

Je me méfie depuis quelques instants, aussi je réponds carrément :

— A la maison.

Inutile de donner beaucoup d'explications.

— Tiens, je croyais qu'il ne pouvait pas résider dans la province.

— Cette interdiction a été levée.

— Ah ! Ah ! Il est donc là.

— Mais oui.

— Redevendra-t-il gouverneur après la guerre ?

— Oh ! c'est fort possible.

Il commence à m'ennuyer, le bonhomme. A mon tour de questionner.

— Vous dites me connaître. Moi aussi il me semble vous avoir déjà rencontré. Qui êtes-vous ?

— Oh moi, je suis Grégoire, de Bastogne.

Et, arrivés sur ces entrefaites à une bifurcation à l'entrée de Bastogne, notre compagnon de route nous quitte.

Nous sommes désormais fixés. C'est un des rexistes de la région.

Celui-là est tombé aux premières heures de la libération sous les balles vengeresses des patriotes. Victime falote, qui n'avait, je crois, jamais fait grand mal à personne, mais qui payait pour ceux de son milieu, plus fourbes, plus astucieux, mais plus habiles.

Nous rentrons à Isle-la-Hesse le même soir, le cœur étreint par une certaine angoisse.

Le lendemain, mardi, fête de l'Assomption, pendant le repas de midi arrive la voiture de la Gestapo, avec les mêmes Belges qui sont venus chercher Madeleine quelques mois plus tôt. Ils sont accompagnés d'un feldgendarme de Bastogne.

Rapide questionnaire :

— Où est votre mari ?

Je réponds sans hésiter :

— Mais à Arlon, je suppose.

— Comment à Arlon ?

— Mais oui, il a reçu une convocation à la Gestapo et il est parti dimanche, dans l'après-midi, pour s'y rendre.

Je vois un rapide colloque entre le feldgendarme et l'homme de la Gestapo. Au volant de la voiture, le conducteur rit comme celui qui assiste à une bonne blague.

Je n'ai pas compris la discussion, car je suis assez troublée. Je crois pourtant saisir que le feldgendarme dit :

— Vous voyez bien que votre convocation a été transmise ; tandis que l'autre réplique :

— Je vous avais dit de l'arrêter, non de l'avertir.

Ils me demandent encore :

— Savez-vous où peut être votre mari ?

Je répète la même chose :

— A Arlon sans aucun doute, à moins que les trains ne circulent pas. Moi-même j'avais rendez-vous avec lui, mais ai été arrêtée à Martelange par le bombardement de la voie.

Ils n'insistent pas et se retirent. Mais, à partir de ce moment, nous vivons sur des charbons ardents.

Le lendemain, pendant le déjeuner, arrive à l'improviste Victor d'Ansembourg. Il vient, muni d'une grosse somme d'argent à remettre à René, et qui est destinée aux réfractaires de la région.

Il est inquiet, car la voiture de la Gestapo est de nouveau arrêtée à l'entrée du parc. Nous cachons vivement l'argent et attendons. Rien ne se passe d'anormal. Les policiers se sont contentés d'arrêter un réfractaire dans la ferme voisine et s'en vont.

Plus rien jusqu'au vendredi suivant. Ce jour-là arrive trois feldgendarmes à la tombée du jour, avec un ordre venu d'Arlon de se faire remettre les armes de chasse

de René. Celui-ci avait l'autorisation d'avoir chez lui une carabine, un fusil et une certaine quantité de cartouches.

Je feins l'ignorance, tout en sachant parfaitement que ces armes sont cachées dans la tour sous le réservoir à eau.

Les gendarmes insistent :

— Nous savons que votre mari a des armes; d'ailleurs, nous les avons vues lors de notre perquisition. Elles se trouvent dans sa chambre, à côté de son armoire.

Je cours voir, et reviens dire que je ne les trouve pas. Ils me disent alors :

— Madame, les armes sont ici. Si vous ne les trouvez pas, c'est que votre mari les a emportées; alors votre cas, comme le sien, sont des plus graves. D'ailleurs, nous avons ordre de perquisitionner.

Nous nous consultons, ma fille et moi, et convenons qu'il vaut mieux céder.

Nous ne savons pas encore si René est arrivé à destination, et pour nous aussi il vaut mieux sacrifier les armes que nous exposer à Dieu sait quelles représailles, d'autant plus que les ordres qu'on nous donne viennent toujours de la Gestapo d'Arlon.

Nous donnons les armes en expliquant que René a coutume de les cacher quand il s'en va de peur que ses fils ne s'en servent et que cela explique que nous ne les ayons pas trouvées tout de suite.

L'histoire a l'air de passer. Ces feldgendarmes n'ont d'ailleurs jamais été mal disposés pour nous. Je crois que c'est volontairement qu'ils ont laissé échapper René. L'un d'eux rejoindra d'ailleurs le maquis au moment de la libération, ne tenant aucunement à suivre ses compatriotes.

Le lendemain, Madeleine part pour Waillet, où René s'est réfugié, pour le prévenir et lui conseiller la prudence.

En revenant le lendemain, à 5 heures du soir, elle a bien de la peine à se séparer d'un groupe de militaires allemands qui font la même route qu'elle.

Les bois sont pleins de maquisards... Il peut être dangereux d'être vu en compagnie des Fritz, même si c'est bien involontairement.

Notre situation à Isle-la-Hesse, en bordure de la route, ne paraît pas des plus rassurantes, en cas de troubles. J'ai accepté pour Myriam et Nadine une invitation de ma cousine de Ramaix à Grune près de Bande. Ce dernier village sera brûlé quelques jours après par les Allemands, parce qu'ils y ont eu deux officiers tués dans une colonne en retraite, par des soldats de l'armée secrète.

Le dimanche suivant, Réginald arrive à l'improviste. Il va bien, mais a maigri et semble fatigué. Il est courrier au Z 5 depuis quelques jours, et il fait quotidiennement ses 100 kilomètres à bicyclette. J'entendrai un peu plus tard les plus chaleureux éloges de ses chefs sur sa conduite courageuse et intrépide au cours des nombreuses missions remplies. Il a été plus d'une fois arrêté par les Allemands, porteur de postes émetteurs ou de grosses sommes d'argent. Il a eu le cran, dans une embuscade et malgré l'avis de ses camarades aux balles desquels il s'exposait, de sauter sur la route où se trouvait une chenillette allemande en panne. Les occupants étaient retranchés derrière leur véhicule et tiraient de là, mais Réginald contournant le véhicule arriva, braquant sur eux sa mitrailleuse. Eux, levant les bras, et indiquant l'arme qui les menaçait, se mirent à crier: « Nicht, nicht schiessen ». Ce fut ainsi que, rejoint par ses camarades, il fit deux prisonniers et conquit un pistolet allemand. Ce trophée, d'une grande valeur pour lui, il l'échangea dans la suite avec un sergent américain, nommé Arnold F. Freang de Nebraska. Les soldats américains qui n'ont pas d'armes personnelles étaient très friands de ces pistolets. Mais Réginald donnerait gros actuellement pour offrir un nouvel échange à A. F. Freang s'il pouvait le retrouver!

Ce jour-là, il venait s'informer d'un des leurs, revenu dans la région, et dont on était sans nouvelles. Pendant qu'il se repose, change de linge, se rafraîchit, Madeleine

va à Bastogne, pour lui chercher les renseignements désirés.

C'est une bien poignante angoisse de le voir repartir sur cet aventureux chemin. Heureusement, nous n'avons su qu'après coup les dangers courus par son frère et lui pendant ces terribles journées. Mais même sans savoir, comme on a le cœur serré. Ils sont très jeunes encore et font leur devoir avec plus de courage raisonné que de fol enthousiasme.

Philippe m'a dit, la veille de son départ : « Je ne voudrais pas devoir tuer un homme » et je lui ai répondu que je ne pensais pas qu'on les emploierait à autre chose qu'à des patrouilles ou des portages de plis. Il s'est trouvé pourtant dans plusieurs échauffourées. Dans l'une d'elles, son compagnon et lui se retranchaient tant bien que mal — et plutôt mal que bien — derrière des arbres au tronc trop mince pour les abriter vraiment. L'ennemi tirait ferme, et Philippe vit un Allemand mettre en joue son camarade. Il me raconta : « Je n'eus aucune hésitation, je tirai, l'Allemand tomba, mais mon copain était sauvé. »

D'un an plus âgé que Réginald, Philippe était non pas courrier, mais combattant sous les ordres de Tom van der Straten et d'Harold d'Aspremont dans la région d'Haversin.

Réginald nous quitta le soir de sa visite, nous assurant que le grand jour était proche. Chargé à ses heures creuses de transcrire des messages radiodiffusés, il était bien placé pour avoir des nouvelles.

On parlait d'ailleurs beaucoup de l'avance alliée. La retraite allemande se préparait.

A ce moment, on annonça que la Gestapo quittait Arlon. C'était le 24 août.

Hélas, ce ne fut pas sans de nouvelles cruautés. Le meilleur ami de René, le docteur Jean Hollenfeltz, ami des arts et homme d'une rare érudition, président provincial de la Croix Rouge, était assassiné et laissé râlant sur un trottoir, plusieurs heures durant, sans qu'il fût permis de lui porter secours. Le procureur du Roi Lucion

fut blessé à mort le même jour, et il fut procédé à l'arrestation de toute une série d'otages, dont la plupart ne devaient jamais rentrer au pays.

Avec le manque de foi et d'honneur qui les caractérise, les Allemands emmenèrent les otages en Allemagne, au moment où ils venaient de signer une convention comme quoi les blessés qu'ils laissaient dans nos hôpitaux seraient soignés et bien traités, à condition qu'ils laissent en Belgique tous les prisonniers belges qu'ils y avaient encore sous les verrous. Une fois de plus, ils ne respectèrent nullement leur parole, et loin d'être bien traités, les otages furent transférés dans des bagnes allemands où ils moururent de faim, de privations et de mauvais traitements !

Tous ces derniers jours, nous reçûmes coup sur coup des convocations à la Werbestelle pour mes trois aînés, Madeleine, Philippe, Réginald. Il est temps que les alliés viennent à notre secours, autrement cela tournera mal et l'on se demande avec angoisse si l'on échappera aux serres de l'ennemi jusqu'à l'heure libératrice.

Pierre Orts invite deux de mes enfants à Tintange : Mica y va d'abord avec Daniel, et ensuite Emmanuel remplacera son frère.

Je trouve prudent, à la fin d'août, d'envoyer à Mézy, dans la propriété de papa, les plus jeunes des enfants, avec M^{lle} Vernel et Marie Thomas. Ce sont Léopold, Frédéric, Béatrice et Marie-Solange.

Nous restons ici : un ménage liégeois qui est à notre service, leur enfant, Madeleine et moi. J'ai décidé l'exode des enfants au moment où une colonne allemande en retraite est entrée dans le parc et s'est cantonnée sous les hêtres. Cela nous fait courir de gros risques, du fait de l'aviation alliée.

Ces Allemands qui se replient sont fourbus : ils couchent partout, mangent comme des ogres, et dorment comme des brutes.

Ils viennent de l'ouest de la France en deux ou trois étapes. Tous les corps sont mélangés : Panzerdivisionen

sans « panzer », téléphonistes, artillerie, corps de transports ou services d'administration.

La nuit en arrivent d'autres. Ils martèlent la porte d'entrée. Je descends en robe de chambre avec Daniel, et nous leur cédon la partie de la maison réservée aux enfants.

Le lendemain, c'est un feldwebel qui se présente avec ordre de réquisitionner des logements pour un général et son état-major « que nous aurons plaisir à entretenir », dit-il. « Ein so anständiger Mann ! » Il semble s'étonner que mon enthousiasme ne soit pas plus grand. La présence du général nous évite pourtant une occupation par les redoutables SS qui ont sévi dangereusement ailleurs.

Nous sommes obligés d'abandonner plusieurs salons au général et à sa suite : deux officiers, sept souris grises et un petit chien...

Nous devons partager la cuisine aussi. Nous avons toute la peine du monde à pouvoir encore cuisiner pour nous. J'admire Madeleine qui parvient à y cuire le pain, malgré la présence de vingt soldats affamés et encombrants.

Le cuisinier allemand a dû préparer cinquante-deux dîners.

Nous assistons à un début de révolte parmi la troupe du général « von Alweyer ». Le bruit court que les SS ont fermé la frontière allemande aux troupes démantelées. Les soldats furieux ne cachent pas leur mécontentement et ajoutent : « Nous nous sommes battus jusqu'à ce jour. S'il faut se battre encore pour rentrer en Allemagne, on le fera. »

L'après-midi de ce jour, deux officiers se mettent à l'entrée du chemin sur la route de Marche et trient les véhicules venant de cette direction. Ils font entrer chez nous tous ceux qui appartiennent à leur corps. A la fin de l'après-midi, ils semblent avoir ainsi réuni une colonne assez importante et ils peuvent songer à se présenter à la frontière.

Ce même jour, Mica et moi, nantis d'un panier de haricots, nous allons nous asseoir derrière la maison, pour « voir la retraite ». Voilà quatre ans qu'on attend ce jour !

Nous avons l'occasion d'assister à une belle attaque de « Thunderbolts » qui avisent une colonne en marche. Ils descendent à trois reprises en piqué et nous voyons peu après monter la fumée d'un incendie au-dessus du petit bois qui longe la propriété. C'est un camion postal et sa remorque qui flambent. Les occupants se sont précipités dans les fox-holes abris qui bordent la grand'-route.

Nous avons planté là nos haricots, car la mitraille siffle autour de nous et nous sommes descendues à la cave, à l'autre extrémité de laquelle se sont précipités le général suivi de ses Mädchen hurlantes.

Bientôt l'état-major se prépare à partir. L'enthousiasme nous gagne. Madeleine va examiner les drapeaux. Emmanuel et Mica sont rentrés de Tintage depuis deux jours. M. Orts leur avait recommandé de venir par les villages en s'écartant des grand'routes, mais ils ont enfreint la consigne : c'est tellement tentant de voir les Allemands « battre en retraite ».

Madeleine décide qu'il faut plus de drapeaux, et prépare de savantes teintures. Elle examine le rouge, le jaune, au milieu de la cour. Le général l'observe du coin de l'œil, mais ne fait pas de remarques. Il se contente de m'envoyer un bon de réquisition pour un veau.

Il faut croire que cela donne faim, la débâcle, car hier déjà ils ont tué un cochon, et ils ont mangé toute la nuit...

En allant à la ferme chercher le veau, un feldwebel m'accompagne ; il est encore plein de morgue : « Das Mädchen färbt Fahnen, est ist zu früh ! Wir sind noch nicht geschlagen, Baronin. Wir kommen in zwei Monate zurück ! » Je ris sous cape. Hélas ! ils ont dit vrai, et je serai témoin de ce tragique retour. Enfin, ils s'en vont. Ce sont d'abord les sept « Mädchen ». Le général s'en

va le dernier, suivant à pied sa voiture. Nous saurons deux jours après qu'il attendait deux de ses sous-ordres qui n'ont pas rejoint.

Qu'aurait-il dit, s'il avait su la rencontre qu'il fit dans notre drève au départ : sous la forme de notre ami Jacques Maus, un authentique « banditen » se rendant pour porter des ordres du maquis de Maranwez à celui de Houmont. Par chance pour le général, il était seul et sans armes, car autrement... il me l'a dit plus tard, la voiture du général était bien tentante...

Nous n'eûmes plus d'occupants ce jour-là. La veille, nous avions failli partir. Le rassemblement des troupes nous faisait craindre un bombardement. Notre personnel était parti. La maison grouillait littéralement de soldats qui se préparaient à faire bombance. Nous nous rendîmes, les enfants et moi, à Senonchamps, le hameau voisin ; nous étions dépassés, à chaque instant, par de petits chariots militaires, chargés de soldats qui cherchaient des logements pour la nuit. Je vois encore les étincelles jaillissant au choc des fers des chevaux sur les pierres de la route.

Nous nous arrêtâmes chez Joséphine Lambert, à la première maison du village, puis, après avoir un peu réfléchi, nous nous dîmes qu'il était malheureux d'abandonner la maison avec tout ce qui nous appartenait. Laissant Emmanuel et Mica chez M^me Lambert, nous revînmes à Isle-la-Hesse. Nous marchions dans la nuit, en chantant, pour ne pas nous faire prendre pour des maquisards au risque d'être descendus sans pitié.

Arrivés à la maison, nous sommes interrogés par quelques soldats qui s'informent s'il y a beaucoup de « banditen » dans les environs. « Non », leur dit Madeleine, « les terroristes sont dans les bois ; ici nous sommes trop près de la ville. » En réalité j'ai dû la retenir, car elle mourait d'envie d'aller prévenir le maquis de Mézy.

On dit toujours que les Américains approchent. Le 6 septembre, à 10 heures du soir, arrivent trois officiers

allemands qui demandent à loger. Ce sont les retardataires du général von Alweyer. Ils s'informent de celui-ci, se font montrer les chambres et font mine de s'installer en réclamant des draps de lit, puis, brusquement, alors que leur voiture est au garage, ils redégringolent des escaliers, disent qu'ils ne logeront pas, sautent dans leur voiture et démarrent, comme s'ils avaient vu le diable. Je suppose que l'endroit leur avait semblé soudain assez isolé et peu sûr.

Le lendemain, il y eut une dernière incursion de quelques Allemands armés de mitraillettes, enjoignant d'un ton menaçant qu'on leur remette une auto. Il se font ouvrir le second garage, mais déchantent en ne trouvant qu'une remorque. Il y a belle lurette que notre voiture est cachée à Sibret, dans la propriété de mon père.

Le samedi 9, assez tard dans la soirée, arrivent Pierre de Prémoré et un ami, tous deux engagés à l'A. S., qui nous annoncent que les Américains sont entre Flamierge et Mandé-Saint-Étienne. Ils sont depuis deux jours à Amberloup. Gérumont aussi est libéré.

Nous allons nous coucher, tout frémissants d'espoir. A 4 heures du matin, retour de Pierre de Prémoré, qui vient demander de la part du G.Q.G. américain s'il y a des Allemands entre nous et Bastogne. Mica saute sur sa bicyclette et revient annoncer que la route est libre. Les estafettes repartent avec cette nouvelle.

Un quart-d'heure plus tard, Nicole Maus arrive avec une autre nouvelle. Ayant été porter la tenue militaire de Jacques à Bastogne, elle a vu des Allemands retranchés dans la drève de Renval et d'autres non loin du pont de Bastogne. Il faut prévenir les Américains. Madeleine, Nicole Maus, Daniel et Léopold repartent dans ce but. Je reste à la maison, j'ai un terrible mal de tête. J'ai fait hisser le drapeau. Je saurai, après coup, que les Allemands ont sans doute été trompés par ce signe et ont cru les Américains déjà à hauteur de chez nous plusieurs heures avant qu'ils y parviennent effectivement. Mes fermiers et ceux des fermes voisines sont terro-

risés et insistent tellement que je finis par baisser le drapeau. Ils ont peur d'un retour offensif, comme cela s'est d'ailleurs produit dans d'autres endroits. Nous avons cueilli toutes les fleurs du jardin et attendons, au bord de la route, l'arrivée des premiers libérateurs.

Mais, les Américains n'arriveront pas par ce côté-là; Madeleine et Nicole ont rencontré les avant-gardes à Mande et leur ont fait le rapport que l'on sait. Celui-ci a été jugé intéressant et une jeep américaine les a emmenées à Rechrival au rapport du colonel. Elles y seront retenues en otage jusqu'à 11 h. 30.

Pendant ce temps, Daniel et Léopold ont rencontré un groupe du maquis qui a pris un tank allemand. Ce groupe a d'ailleurs failli se faire démolir par les Américains qui l'ont vu venir sur eux avec des soldats hétéroclites à bord. Heureusement un drapeau belge est sorti à temps pour empêcher un déclenchement de mitraille. Léopold a été préposé à la garde du tank pendant que le vaillant A.S. allait... se faire la barbe. Il voulait être beau pour son entrée triomphale à Bastogne.

A midi, à Isle-la-Hesse, nous attendions toujours. Nous sommes sur la terrasse quand nous entendons soudain des obus siffler au-dessus de la maison. Nous nous rendons compte que quelques tanks se sont alignés sur la chaussée romaine en bordure de la propriété, et tirent sur Bastogne.

Enfin, à 2 h. 30 arrivent deux capitaines d'artillerie américains: l'un s'appelle le capitaine Murphy; j'ai oublié le nom de l'autre. Ils sont accompagnés d'un soldat, originaire de Virginie qui parle le français. On se salue avec un grand enthousiasme. Ils nous aident à hisser notre drapeau et acceptent une tasse... d'affreux breuvage, de l'orge torréfiée! Ils ont l'air fatigués, mais contents. Ce sont des troupes de choc qui n'ont pas eu le temps de faire toilette ces derniers jours.

Ils nous quittent au bout d'une heure, pour continuer leur route vers Bastogne. Ils prennent la ville par le Sud, tournant d'ici sur Villeroux et évitant l'entrée par la

route de Marche qui est barrée, puisque le pont est en partie brûlé par les ennemis. Il sera réparé huit jours plus tard.

Les jours suivants sont tout à la joie de la libération. On acclame sans arrêt les Américains, qui passent en masse. Leurs camions, leurs voitures, sont couverts de fleurs, et ils distribuent force bonbons et cigarettes pour la joie de tous. Chaque voiture en passant jette quelque chose. Souvent ils s'arrêtent et causent.

Le jeudi, deux capitaines arrivent, demandant si on peut leur donner quelques légumes. Les enfants en voient un troisième dans la voiture, qu'ils prennent pour le chauffeur; ils causent avec lui tant bien que mal, puis viennent me dire: « Est-ce que tu crois que c'est un simple soldat ou un officier? » — « Demandez-lui. » L'un d'eux se risque: « Vous officier? » Et lui de répondre: « Oh! j'ai l'insigne de colonel. »

On devient vite bons amis et ils promettent de revenir le lendemain souper avec nous. Ils viendront de bonne heure, car nous n'avons pas de courant, donc pas de lumière, mais nous ferons une flambée dans la cheminée du hall pour nous éclairer. J'ai gardé leurs noms. Ce sont: le colonel Huskell Cleaves; le major William H. Caruther; le capitaine Ewell E. Mengl.

Je pense qu'ils appartiennent à un régiment de Field Artillery.

Dans l'après-midi arrivent enfin des nouvelles des garçons. Un homme d'Arlon m'apporte un billet griffonné au crayon par Philippe: « Je reviens d'un congé de dix heures à Bruxelles avec mon capitaine Tom van der Straten. Je vais bien, je pense qu'il en est de même pour Réginald et papa, mais je n'ai plus vu celui-ci depuis un mois. Je pense rentrer un de ces jours. »

Nous sommes donc tout à la joie pour la réception du soir. Nos Américains arrivent de bonne heure et pendant le dîner arrivent les deux sœurs de Tom van der Straten qui ont voyagé en auto-stop. Elles me disent: « Tous les vôtres vont bien. Philippe a tué un boche

et Réginald a fait deux prisonniers. Ce dernier est avec son père auprès du major Bastin à Amonines. Vous les verrez ces jours-ci. » Je demande : « Les avez-vous vus? » — « Non, pas ces jours-ci, mais nous avons eu de leurs nouvelles. »

Ces mêmes nouvelles m'étaient encore confirmées le lendemain, par une nièce de ma sœur, Micheline Delvaux, ce qui nous semblait concluant. Nous vîmes, par la suite, que ces nouvelles venaient toutes de la même source, c'est-à-dire de Philippe, qui ne les avait pas données d'une façon absolue.

Le lendemain, l'abbé Martin, arrivant de Marche, nous donna le premier sujet de crainte au sujet de René.

« J'ai vu Réginald, et il est inquiet au sujet de son père. » Et il résume les faits :

René, une fois à Waillet, n'a pas voulu aller à Bruxelles, pour deux raisons: 1° les garçons dans le maquis sont très exposés. René veut être dans les parages au cas où il leur arriverait quelque chose; 2° il a été question pour lui d'ordres venus de Londres, lui donnant une fonction à occuper dans le Luxembourg dès la libération. L'avance alliée paraissant se préciser plutôt vers Sedan et la frontière allemande que vers Bruxelles et le Nord, il craint d'être coupé du Luxembourg et d'avoir de la peine à rejoindre son poste en temps voulu. Cela il me l'avait fait dire, mais je lui avais fait demander aussi de ne plus se montrer à Marche et de rester caché autant que possible, surtout depuis l'assassinat du docteur Hollenfeltz, ce qu'il m'avait promis de faire. J'ai su depuis qu'il avait été question ensuite pour lui d'une mission dans le Grand-Duché de Luxembourg. Il avait eu finalement une entrevue avec le major Bastin, commandant le Z. 5 et celui-ci lui avait demandé de se tenir à Waillet, avec mission de le rejoindre le jour J sur ordre exprès et demeurer en liaison avec lui.

Le 6 au soir, Réginald, se rendant dans un secteur voisin, avait passé à Waillet et dit à son père: « Tu sais que c'est aujourd'hui le jour J », ce à quoi René avait

répondu: « Demande au major ce que je dois faire. »

Le soir même à son retour à Amonines, Réginald est prévenu que le major veut le voir. Il s'y rend pour s'entendre dire: « Tu as des ordres à porter à Haversin, demain, et dans les événements des derniers jours je n'ai plus pensé à prévenir ton père. Préviens-le qu'il doit me rejoindre demain, comme convenu... »

Le matin du 7, Réginald constate, en passant devant le château de Fisennes — quartier général de la zone 5 — que celui-ci est occupé par les Allemands. Le major a dû se replier ailleurs. Il s'informera de son nouveau poste à son retour le soir. En attendant, il se hâte de remplir sa mission l'après-midi de ce jour, qui est le 6 septembre. René et Réginald quittent Waillet en direction de Hotton, le premier à pied, l'autre qui a pris les devants, à bicyclette. Constatant qu'il y a beaucoup d'Allemands sur la route, il revient prévenir René et celui-ci trouve plus prudent de faire la route par les campagnes vers Hotton, où ils se retrouveront chez le curé, ce qui fut fait. René passera la nuit sur place, il a fait une longue étape, et Réginald retourne à Amonines aux informations, convenant avec son père qu'il viendra le rechercher dans la matinée du lendemain.

Réginald part donc pour Amonines à bicyclette. Il y retrouve le major qui lui donne pour le lendemain des ordres à porter à Briscole. Il reprendra René au passage.

Mais au matin, il tombe près de Soye dans une embuscade allemande. Ceux-ci l'interrogent, lui prennent sa bicyclette et lui mettent une mitraillette dans le dos, lui enjoignant de se rendre à la maison communale, pour y être de nouveau interrogé. Réginald se sent pincé. Heureusement survient une providentielle diversion. Une attaque en piqué d'avions alliés sur la formation qui a arrêté Réginald. Oh! coïncidence. Cette attaque a été commandée la veille par un message radiophonique que Réginald a lui-même transmis. Il profite de ce que les Allemands se terrent dans les fossés le long de la route pour sauter par dessus une haie et se défilé. Il rentre

à Amonines et ne pourra retourner le soir à Hotton. René a attendu jusqu'à 10 heures du matin, puis, ne voyant pas venir Réginald, il décide de retrouver lui-même le P. C. de la zone. Il se met en route vers Soye. Il s'y arrête à l'entrée du village chez des paysans avec lesquels il cause. Il se nomme à eux, montre une photo des enfants, se repose un moment sur un banc. Lorsqu'il reprend sa route, il est arrêté par un groupe SS., le même peut-être qui a arrêté Réginald un peu plus loin. On examine ses papiers et on le laisse aller. Mais, au centre du village, il est de nouveau arrêté par un camion du 22^e régiment SS. Adolphe Hitler. Nouvel examen, dont il semble qu'il se serait tiré, quand arriva une voiture de la Gestapo. Ceux-ci interrogent: « Qui est cet homme? » et, apprenant son identité, ils le chargent dans leur voiture.

* * *

Ceci fut appris par Réginald après une enquête qu'il fit chez tous les habitants du village de Soye, lorsqu'il se fut rendu compte que son père n'était pas arrivé à destination.

Le dernier détail cependant, celui de son arrestation par la voiture de la Gestapo, fut donné par René lui-même au Père Leloir, au sinistre camp de Büchenwald, d'où il ne devait pas revenir. Nous avons eu raison de nous méfier de sa convocation du 14 août. Ceci confirme qu'il était dès cette date désigné pour faire partie des otages enlevés à Arlon.

De Soye, René fut emmené à Malmédy, où il fut interné trois jours avec un cultivateur de Robertville. Ensemble ils furent transférés à Cologne, d'où le cultivateur parvint à s'échapper. René, par contre, y resta en cellule quatre mois et demi avant d'être transféré le 15 janvier au camp de Büchenwald.

Qu'on juge de la monstruosité des mesures prises par les Allemands, dont ils porteront devant l'histoire la flétrissure ineffaçable. De simples otages, enlevés par eux,

sans raison, sans jugement, furent traités comme des condamnés de droit commun et soumis au régime du bagne. Mon mari, âgé de quarante-cinq ans, père de douze enfants, ingénieur et fonctionnaire, officier de réserve, et contre lequel ils ne pouvaient retenir d'autre prévention que d'avoir des sentiments de parfaite loyauté et fidélité envers son Dieu, son Roi, sa Patrie, fut par eux jeté comme tant d'autres dans cette ancienne prison d'État, alors que sa qualité d'officier aurait dû le faire traiter comme tel. Quelles protestations ne retentiraient de par le monde si actuellement le peuple des seigneurs était traité de la sorte. Mais notre pays se fait un point d'honneur de rester à l'avant-garde de la civilisation. Alors que les prisonniers belges sont morts de faim, ou de torture dans les camps allemands, le gouvernement belge donne au monde le plus paradoxal exemple de respect des traités, notamment de la convention de la Haye, en se refusant à mettre les prisonniers allemands au déminage dans les anciens champs de bataille si terriblement truffés d'engins mortels dissimulés avec la plus cruelle perfidie et ce sont des volontaires belges qui meurent par centaines à cette terrible besogne.

Pour revenir à mon mari, questionné sur sa profession il lui fut conseillé d'indiquer « ingénieur », mais il s'y refusa avec la dernière énergie, craignant de rendre, en cette qualité, des services aux ennemis de son pays.

Les Allemands, par un raffinement de sadisme que seul leur horrible régime nazi put inventer, confiaient la police intérieure du camp à la lie des détenus. C'est en victime de ce système que mon mari fut frappé à mort dans la nuit du 20 février 1945, alors que, atteint de dysenterie, il ne mourait pas assez vite au gré de ses persécuteurs.

Cette mort, il l'avait vu venir avec un magnifique courage. Choisi comme militant, il était un de ceux qui distribuaient la Sainte Eucharistie à ses compagnons de misère, et tel un chrétien des premiers âges, il mourut en adressant aux siens ce suprême message qui leur

fut transmis par le père Leloir. Celui-ci n'osant le prendre par écrit et pour se souvenir plus sûrement, le transcrivit en vers dont voici un fragment du texte :

Je veux te confier oral mon Testament.
Explique bien aux miens que je ne pus écrire :
Règlement dont il est trop dangereux de rire.
Il suffit d'un martyr... Béni d'abord sois Dieu
S'il daigne me choisir pour témoin en ce lieu.
A ton retour gagne au plus tôt Isle-la-Hesse
Pour y dire en rouge et non en noir la messe.
Dans le double salon qui te reçut en juin
A mes douze orphelins dis ce que je t'enjoins.
Après moi comme moi je veux que tous pardonnent,
Je veux qu'on ne recherche et n'accuse personne.
Dieu me permettra rien qui ne soit pour mon bien.
Le pardon intégral est un signe chrétien.

(CH. LELOIR, *Büchenwald*.)

* * *

Le récit de l'abbé Martin laissa tout d'abord subsister en nous un léger doute, à cause des nouvelles contradictoires venues de Waillet d'abord, de Bruxelles ensuite.

Je voulus m'assurer d'abord que René ne se trouvait pas à Bruxelles. Il nous semblait possible qu'il ait été touché par un ordre de mission et envoyé là directement.

Je fis aussi une démarche au C.I.C de Bastogne, donnant photo et signalement de René, ainsi que la date de sa disparition.

Puis, je me rendis moi-même à Bruxelles en camion. Là, la nouvelle fut apprise avec une légitime stupeur par tous les proches qui croyaient René, soit chez nous, soit à l'A.S.

Quand il n'y eut plus guère de doute sur son sort, nous fîmes les démarches habituelles par la Croix Rouge, mais avec le mépris des Allemands pour toutes les conventions internationales, cela équivalait à zéro, surtout dans les mois troubles qui suivirent la libération.

Réginald, de son côté, avec le lieutenant Claes de

l'A.S., avait fait une enquête approfondie dans tous les villages aux environs de Soye, et l'on était arrivé à cette seule conclusion négative rassurante que René ne devait pas avoir été tué dans le pays même...

* * *

A Bruxelles, je rencontrai Tom van der Straten, qui me fit un enthousiaste éloge de la brillante conduite des deux garçons. J'eus, par son frère Alex, l'occasion de rentrer en auto à Waillet.

Nous eûmes une panne à Namur, et stationnâmes un certain temps dans la caserne de l'A.S. Les avions allemands survolaient, aussi respections-nous l'occultation, et la D.C.A. faisait durement sentir que la guerre n'était pas finie encore.

Je logeais chez les van der Straten, nos cousins, dans leur propriété des Trois-Chênes, dernier séjour de René en Belgique. Je pris le matin un camion auto-stop pour Grune, où j'allais rechercher mes deux petites filles Myriam et Nadine, toujours confiées à ma cousine de Ramaix, qui eut pour elles une affection et des soins maternels dont je lui ai une bien vive reconnaissance.

En remontant dans le vicinal qui avait repris son service régulier, j'eus la surprise d'y trouver Philippe qui revenait en congé. Avec sa salopette en toile portant le lion belge sur l'épaule, et son barda sur le dos, il rappelait d'une façon frappante les photos de René à la guerre de 1914. Je ne verrai jamais ce pauvre uniforme qu'on donna à nos braves de l'A.S. sans une poignante émotion. C'est presque sans armes, sans équipement, dans les bois, dans des conditions follement dangereuses que ces braves entre les braves entretenirent la pérennité, la force de résistance, le patriotisme farouche de l'âme belge. Ce fut un scandale sans précédent que celui des éléments douteux, criminels même, qui, le risque de tout danger écarté, se faufilèrent aux premiers rangs de la résistance pour en accaparer l'honneur et la gloire et se

livrer à de ridicules et grotesques excès. Ce sont des faits qui peuvent égarer l'opinion au moment même, mais le solide bon-sens de nos compatriotes rétablira tôt ou tard l'équilibre et l'on ne parviendra jamais, je crois, à tromper définitivement son jugement sain et clairvoyant.

Ils ne seront pas toujours méconnus, ni incompris, ceux qui furent les vrais serviteurs du Roi et de la Patrie.

Peu de jours après la libération, le château fut occupé en partie par l'armée américaine. Ce furent d'abord des hôtes de passage: le capitaine Richard G. Gooley, les premiers lieutenants Charles V. A. Summer Jr., Enoch L. Northcuts Jr., St. Ray Lacy; le second lieutenant Francis G. Simpson.

Ces cinq officiers rejoignaient le front après un séjour à l'hôpital, ayant été légèrement blessés. Je les revis au moment de l'offensive de décembre.

Un grand hôpital sous tente avait été installé par l'armée sur la route de Laroche. Les enfants y allaient souvent et Léopold faisait honneur aux invitations à déjeuner avec un appétit si formidable que les soldats en demeuraient sidérés.

Ils ramenèrent chez nous, une fois ou l'autre, les capitaines médecins Mendl et Kerensby, ainsi que le major Weiss, avec qui nous passâmes d'agréables soirées. Mais, le front s'éloignant de Bastogne, ces formations suivirent.

Nous étions toujours frappés de la simplicité et de la bonhomie de nos hôtes de passage. Je me souviens de ce lieutenant venu nous voir un jour, tandis qu'en famille nous faisons la récolte des pommes de terre. La main-d'œuvre était difficile à trouver, aussi parents et enfants, tout le monde s'y mettait; le jeune lieutenant qui venait nous faire une visite fut avisé que l'on n'avait pas le loisir de causer, mais que s'il voulait ramasser aussi les pommes de terre, il était le bienvenu. Il se mit à rire et accepta. Il trouvait cela assez spécial, et finit par dire à Madeleine: « I shall write to my mother I paid a visit in a real chateau, and I picked up potatoes with three

baronesses. She will never believe me. You, Madeleine, should have to come to the States. You would marry a millionaire only because you are a baroness and you would go to the sea-side and to the mountains, and you would never have to pick up potatoes. I'm sure you don't enjoy it really, do you? »

Philippe avait été sollicité un jour de donner un conseil à un jeune Américain, peu calé en français, et qui voulait faire une déclaration à une beauté du village. Celui-ci lui demanda: « Je connais, dans le village, une très douce jeune fille; je lui dis: Mon chéri trésor, je vous aime très terriblement... C'est correct? » Philippe admit que c'était correct. Alors, l'autre d'ajouter: « Je dis encore: Mon chéri, je suis pour vous enflammé, d'un bouillant... C'est correct? » Philippe eut un doute et répondit: « Je suis pour vous enflammé... c'est correct... D'un bouillant... pas correct... »

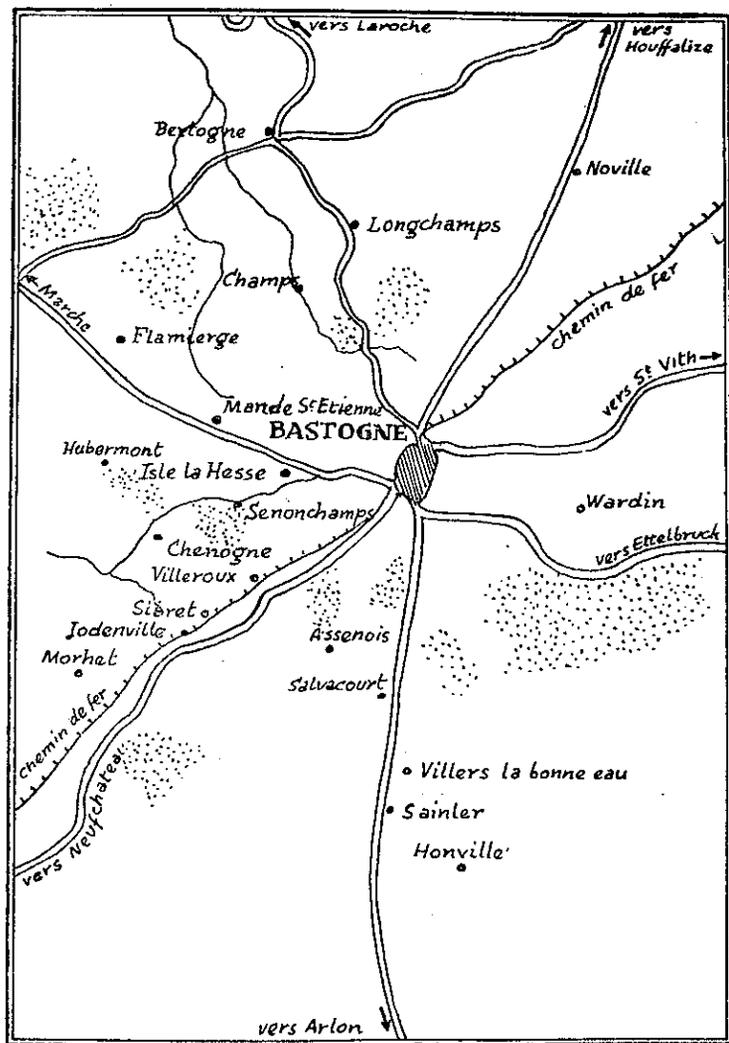
Comme il ne savait pas plus d'anglais que son interlocuteur de français, cette histoire l'avait beaucoup amusé.

Nous eûmes après cela de l'occupation régulière, tant à Mésy, dans la propriété de papa, que chez nous à Isle-la-Hesse, par le corps d'anti-air arme AAA. 635, qui défendait la région de Bastogne.

Nous eûmes, soit chez nous, soit à Mésy: le major Donald Dish; les capitaines Charles Wolfgang — pour qui ma petite Myriam avait une sympathie spéciale; Jesse A. Miller; Keneth R. Waller; les lieutenants Franck H. Warren; Robert G. Lee; les sergents Rufus Pierre; George Lewis-Dowell; John O'Planckard; Archie A. Maffei.

Je vois encore dans mon cahier de signatures: Vincent Geirles, Donald Engebretson, Eliot Rosenblatt, Ernest Czublakic, Léon J. Jasin, Robert Locke, Charles L. Irun et Robert M. Brown.

Nous entretenîmes de bonnes relations. On se voyait assez souvent dans la soirée, et s'ils massacraient un peu notre mobilier, d'autre part, ils nous fournissaient de



BASTOGNE ET ENVIRONS

de tous côtés et, en désespoir de cause, à la vicomtesse de Landsheere, colonel du Motor Corp de la Croix Rouge de Belgique, et lui expose mon cas : mes plus petits enfants, âgés de deux ans et de quelques mois sont seuls à la campagne. Il faut absolument que je les rejoigne.

Elle veut bien cette fois, comme à plusieurs reprises dans la période qui suivit, s'intéresser à la chose, et je suis prévenue deux heures plus tard qu'une voiture de la Croix Rouge partira le mardi matin à 8 heures avec un administrateur, M. Ghislain, et m'emmènera en Ardennes.

J'hésite et renonce, au dernier moment, à prendre Madeleine avec moi. Bien m'en a pris, car M. Ghislain ramènera d'Isle-la-Hesse Réginald et Daniel. Ils passeront une nuit dans un abri à Liège, où ils entendront tomber plusieurs V-1, et ils repasseront par le Val, pour y reprendre Myriam et Nadine. Le voyage de retour s'achèvera tard dans la nuit, et il y aura eu une petite alerte. La D.C.A. ayant intercepté une V-1, les enfants se sont abrités contre le mur d'une ferme pour éviter les éclats retombant tout autour d'eux.

Mica a pu rentrer à Bruxelles de son côté. Le Val-Notre-Dame a été licencié et réquisitionné pour servir d'hôpital à l'armée américaine.

Pour en revenir à notre départ, il s'effectua le mardi 17 décembre, à 8 heures du matin. Vers Gembloux nous voyons les premières lueurs du jour. A Namur, nous allons au bureau de la Croix Rouge et chez le commandant de place. Les nouvelles sont mauvaises. Bastogne serait pris. Marche évacué depuis 2 heures du matin. Nous prenons tout de même la route des Ardennes. Je désire tant me rapprocher de Bastogne ! Le chauffeur veut retrouver des copains qu'il a laissés dans la région de Vielsalm. Je dis à M. Ghislain : « Allons jusqu'à Ciney. » Rien sur la route. Nous marchons bien et dépassons largement Ciney sans encombres. M. Ghislain rit lorsqu'il s'en aperçoit. A Sinsin nous commençons à voir des transports américains se dirigeant vers l'arrière. Il y a

aussi des groupes de jeunes gens revenant vers le centre du pays.

A Marche, où nous arrivons enfin, M. Ghislain va visiter le poste de Croix Rouge, pendant que je m'arrête chez les Pères Franciscains. Ils ne sont pas rassurants. M. Mahion, le vétérinaire de Bastogne, est passé ce matin. On se battait sur la ligne Mageret-Longvilly-Arloncourt. Bastogne est sûrement occupé. Nous hésitons à continuer, mais je demande à M. Ghislain de me poser du côté de Grune, quitte à faire demi-tour ensuite. A Champlon nous voyons des troupes qui montent vers Bastogne, des camions, mais aussi de l'infanterie. Nous sommes arrêtés par des gendarmes à la barrière Hinck. De part et d'autre on se demande des nouvelles. Eux nous donnent confirmation de ce que l'on nous a dit à Marche. L'ennemi est à Mageret et Arloncourt; plus au nord il y a des infiltrations entre Laroche et Houffalize. A Flamierge les Américains ont fait des tranchées dans les champs et s'apprêtent à résister. Nous continuons quand même. Il n'y a plus de troupes sur la route et nous finissons par arriver à Isle-la-Hesse d'où les troupes du 635-AAA. sont déjà parties. Réginald et Daniel sont rentrés du petit Séminaire. En plus d'eux, il y a à la maison comme enfants Léopold, Frédéric et les deux bébés Béatrice et Marie-Solange.

M^{lle} Vernel et Marie Thomas sont assez impressionnées. Les derniers jours ont été particulièrement énervants et pleins d'incidents divers. On entend la mitraille de du côté de Bastogne. Les enfants ont commencé à rassembler les objets de valeur, les argenteries et quelques bijoux. Il est midi. M. Ghislain prend une tasse de café et me persuade de lui confier les deux grands garçons: Réginald a été à l'A.S. et Daniel a quinze ans et demi. Mieux vaut la prudence. La mesure était sage. Nous le vîmes clairement, lorsque, au cours des jours qui suivirent, nous eûmes à déplorer la mort de cinq des camarades d'école de mes fils, âgés de moins de dix-huit ans et fusillés par les Allemands!

Je les vois néanmoins repartir le cœur serré. Il faut maintenant tâcher de garder son calme. Nous avons quelques troupes de la division parachutée. Il y a un gentil sergent qui passe un bout de soirée avec nous. Je ne sais plus son nom. Serait-ce peut-être lui le sergent Freestone, dont je reparlerai plus tard? Il me demande si ma Packard est en état de marche. Il nous dit que leurs quartiers généraux sont avisés de notre présence ici et qu'en tout cas ils ne nous laisseront pas derrière eux en cas de repli. J'ai su depuis par le colonel Knatt qui a vécu ces jours-là chez nous, que c'était une avant-garde de la division Airborne arrivée en pointe à Isle-la-Hesse et se composant d'une trentaine d'hommes sans véhicules, sans même leur tenue de campagne (ils n'avaient pas de casque). Leur chef, le capitaine Dingly, s'est distingué en prenant le commandement de quatre scher-man qui se trouvaient là, sans munitions, en parvenant à faire chercher celles-ci au prix de quelles difficultés, et en accomplissant des exploits magnifiques.

La nuit du mardi au mercredi est relativement calme. Mais au matin, le bruit de la bataille se rapproche sensiblement.

L'abbé Martin, professeur de mathématiques au petit Séminaire de Bastogne, et notre chapelain à la chapelle de Senonchamps, arrive soudain pour voir ce que nous devenons. Il me savait absente les jours précédents et s'inquiétait des enfants. Il est en route avec plusieurs autres professeurs du séminaire et un groupe de trente jeunes gens qui ont réussi à sortir de Bastogne (les Américains s'opposent à l'évacuation) par le nord-ouest de la ville et la route de Laroche. La coupant à travers champs, ils ont gagné la route de Marche. Ils veulent mettre leurs jeunes gens en sûreté. Parmi ceux-ci, quelques-uns sont très jeunes, n'ayant pu regagner leurs foyers déjà envahis à Gouvy, Houffalize, etc. L'abbé se demande s'ils sont capables d'une longue marche, et apprenant que je compte rester à Isle-la-Hesse, il me demande si je peux recueillir certains d'entre eux. Sur ma réponse

affirmative, il va consulter son groupe et revient un quart d'heure plus tard avec sept enfants. Ce sont : Jean Boclainville, Georges Léonard, Jean et Raymond de Potter, de Gouvy ; Charles Collet, Louis Daune et Marcel Lesage, d'Houffalize.

L'on entend fort le canon. Aussi sous la direction de l'abbé, tout ce petit monde va chercher de la paille à l'étable et s'installe à la cave.

Les troupes occupantes s'en vont. Cela nous paraît peu rassurant, bien qu'elles affirment qu'elles seront remplacées par d'autres.

Nous sommes au matin du 19 décembre. Marie Thomas est souffrante. Il faudrait voir un médecin, mais Bastogne est inatteignable. Elle et mademoiselle sont anxieuses. L'abbé aussi, sentant sa responsabilité engagée à l'égard des enfants qu'il a en charge, décide de partir quand même vers Gérimont par Senonchamps et Chenogne, et du coup les deux femmes prennent la résolution de faire de même. Elles empilent quelques effets dans la voiture d'enfants, et une heure après l'abbé, la petite troupe s'ébranle vers le verger. Je suis, à contre-cœur, m'efforçant de les convaincre de rester. Arrivés à 100 mètres de la maison, avec cette voiture cahotante qui n'avance pas et le bruit des mitrailleuses qu'on entend maintenant distinctement du côté où nous nous dirigeons, je sens brusquement que nous faisons une folie. Je fais demi-tour, en disant : « Eh bien ! non, je ne pars pas. Après tout ce sont mes enfants. Je retourne avec eux. » Je ne retiens pas les deux femmes. Le moment est trop grave pour que l'on prenne des responsabilités pour les autres.

Marie Thomas voudrait regagner la maison paternelle à Poisson-Moulin. Elle y parviendra après des journées tragiques à Senonchamps et pour assister plus tragiquement encore à la mort de son père, de sa mère, de son frère. Ce dernier est tombé sur place sous la mitraille ; les deux autres mourront de leurs blessures, l'un en arrivant à l'hôpital de Sedan, l'autre à celui de Charleville, où les Américains les ont transportés.

M^{lle} Vernel restera à Senonchamps, car c'est en vain qu'elle a essayé quelques heures plus tard de revenir à Isle-la-Hesse. La route est déjà coupée.

Revenue à la maison, je mets les petites au lit. Léopold et Frédéric s'occupant à mettre de côté des vivres, du savon, de la gazoline abandonnés par nos derniers hôtes. Cela servira, et pas seulement à nous, comme on le verra plus tard. Mais, au moment même, nous songeons surtout à la soustraire aux Allemands qui doivent être tout proches.

Nous n'avons naturellement aucune nouvelle, puisqu'il ne vient personne et que nous n'avons plus de courant électrique, donc plus de radio. Ces quelques heures sont lourdes d'inquiétude et d'angoisse.

Vers 3 heures, en mettant le nez à la fenêtre, je vois une bicyclette tourner le coin de la maison, et ô ! surprise, M. l'abbé ramenant son septuor ! Cela me procure un grand réconfort. On se sentira moins seul. Il a voulu gagner Chenogne vers Gérimont. Mais Américains et Allemands se battent à hauteur des bois de Mésey. Le passage est impossible.

Il a alors jugé Isle-la-Hesse la retraite la plus sûre, et est rentré ici directement. Comme je le disais plus haut, M^{lle} Vernel qui a voulu faire de même une heure plus tard, n'a déjà plus pu passer.

On se réinstalle et sur ce arrivent de nouvelles troupes. J'avise un capitaine et lui demande des nouvelles. Il est vague et réticent. « Les Allemands avancent, mais nous appartenons aux paratroops et nous avons ordre de tenir coûte que coûte. »

Je lui offre une tasse de café qu'il accepte. Je lui offre un peu de nourriture. Il commence par refuser et devant mon insistance, finit par avouer que lui et ses hommes n'ont rien mangé depuis quarante-huit heures.

— How is it possible!

— Our kitchen has been burnt.

— Can I help you?

— No thank you, we don't want to take your food.

— But don't mind. I'll give you American food.

Il me regarde d'un air un peu soupçonneux, mais je lui explique l'origine de nos réserves. Il rit, va consulter un collègue et revient en me disant qu'il accepte avec reconnaissance ma proposition. Je lui signale que nous avons aussi une bonne réserve de pommes de terre qui sont à sa disposition si le besoin s'en fait sentir.

Un moment après, spectacle original: nous organisons une chaîne de nègres, car ce sont des troupes de couleur, auxquels M. l'abbé remet, à chacun, quelques boîtes de vivres qu'ils emportent, ravis de cette aubaine qu'on n'espérait plus.

Pourtant, M. l'abbé est un homme prévoyant. Je le vois soustraire à la distribution une petite réserve qui servira plus tard à notre propre ravitaillement. Sage précaution!

Si mes souvenirs sont bons, ces troupes-là n'ont fait que passer et sont reparties le soir même. Peut-être y en a-t-il une partie qui campe dans les dépendances. On est au cœur de l'hiver, nous nous éclairons mal avec quelques bougies et les enfants me donnent assez d'occupation pour que je n'aie guère le temps d'aller voir ce qui se passe ailleurs.

Je fais un petit feu de bois dans ma chambre, et y passe un bout de soirée. J'ai mis les lits des petites dans la chambre voisine de la mienne. Les deux garçons y dorment aussi. J'aime mieux avoir tout mon petit monde sous la main. Toujours ce canon qui tonne et se rapproche!

Je me couche sans me dévêtir et m'endors quand même. Je suis réveillée par le bruit que fait ma porte en s'ouvrant. Je bondis: « Who is there? » Je me demande s'il faut répéter: « Wer ist da?... » mais déjà je suis rassurée par un: « I beg your pardon » et les gens se retirent. Je les rejoins et demande ce qu'ils veulent. « Nous sommes morts de fatigue et voudrions trouver un lit. » Je les conduis dans la chambre voisine. Ils poussent une exclamation de joie en voyant l'objet de leur désir. Un

des lits n'est qu'un matelas jeté à terre, mais c'est tout ce qu'ils désirent.

Je retourne dans ma chambre, où je ne dors guère le reste de la nuit. Je me souviens avoir été réveiller le colonel Knatt qui dort sur le divan devant le feu du salon pour lui demander, la canonade s'intensifiant, s'il ne faut pas descendre les enfants à la cave.

La matinée suivante est pour moi absorbée par les divers travaux de ménage, mais dans l'après-midi je vais prendre contact avec mes hôtes de la nuit.

Ils sont installés dans le salon et me regardent entrer un peu comme un chien dans un jeu de quilles. Je les aborde en anglais: « I beg your pardon, but perhaps it' doesn't look very clean, we have had a pretty bad time. Anyway, I am the owner of this house and my name is baronness Greindl. You came in my room this night and I want to know if you have got all you need. »

Ils se lèvent aussitôt en s'excusant et en riant de leur intrusion nocturne et se présentant. Ce sont: le colonel Knatt, le colonel John P. Brewster, le lieutenant-colonel Hubert D. Barnes, bientôt rejoint par le capitaine Burt Byrom, tous trois de la Field Artillery. Ils m'offrent des cigarettes et nous causons un peu. Je viendrai de temps à autre pendant les heures qui suivent prendre contact et demander des nouvelles.

Un soir, ils m'interrogent pour savoir combien nous sommes dans la maison et si nous ne manquons pas de vivres. « We have spoken of you at our head-quarters. They will take care of you. » C'est vraiment touchant de leur part, et je leur en témoigne ma reconnaissance la plus chaleureuse.

Le samedi soir, ils ont l'air inquiets de la situation. A ma question: « How are the news? » ils répondent: « Well pretty bad. » « Shall we have the Germans here? » « May be. »

J'ai descendu un lit à la cave pour Béatrice, dite Tapon. Elle n'y couchera pas encore cette nuit-là, mais autant

que tout soit prêt. Léopold a déjà rejoint l'équipe des garçons. Il préfère cette manière qui sent l'aventure et Frédéric voudrait bien faire de même.

Cette nuit-là non plus on ne dort guère, et cette fois c'est le colonel Knatt qui vient me chercher et portera Tapou à la cave tandis que je me charge de Marie-Solange; mais le matin du samedi apporte un changement. Le temps brouillardoux tous ces derniers jours s'est levé. Je vois que c'est pour mon hôte un immense réconfort. Vers midi, le colonel m'annonce qu'on a parachuté un homme derrière la maison qui annonce des « supplées » dans la journée. Le colonel m'avoue qu'ils sont à court de tout: vivres, munitions, gazoline, médicaments. Mais, si le temps se maintient et que les avions peuvent travailler tout ira bien.

Vers 3 h. 10, spectacle féerique et qui devra se répéter plusieurs fois trois jours de suite: le premier parachutage. Nous voyons arriver du sud-est au moins 150 Dakotas volant à 200 mètres et qui au-dessus de la plaine située entre nous et Bastogne lâchent une nuée de parachutes jaunes, rouges, bleus, verts, blancs. La plaine de parachutage est signalisée par un nuage rosé qui sert de point de repère aux aviateurs. C'est indescriptible: la neige éblouissante, le soleil radieux, le ciel bleu et cette extraordinaire pluie multicolore!

Les enfants exultent et poussent des cris de joie; malgré leur flegme les soldats américains ne cachent pas leur enthousiasme et le moral des hommes remonté de cent coudées. C'est à peine si l'on prend garde aux coups de la D.C.A. adverse, qui descendra un bombardier et qui tire sur les parachutes.

Il paraît que la nature des secours est indiquée par la couleur du parachute. Les collégiens dans leur exubérance se précipitent vers la plaine. Heureusement, l'abbé Martin a de l'autorité. Ils sont déjà à une bonne distance, mais un coup de sifflet les ramène dociles à la grande admiration des Américains, qui, à plusieurs reprises les jours suivants, me diront: « The priest is a fine man,

he is a splendid fellow. » C'est dans leur bouche une marque d'estime.

L'espoir semble revivre au cœur du colonel. Lui et son adjoint acceptent un verre de porto: précieuse bouteille offerte par ma belle-mère, pour fêter la Noël, et que nous buvons à la victoire.

Dans l'après-midi, nouveau parachutage. Dans l'agitation où l'on vit et avec la besogne que nous donnent les enfants: il faut cuisiner, soigner et garder les bébés, laver des langes, s'efforcer de maintenir un peu d'ordre et de discipline dans notre petite troupe, nous n'avons pas le temps de faire beaucoup de stratégie. Je suis pourtant frappée, dans la journée du dimanche, de ce que l'État-Major semble nerveux. C'est à ce moment que l'abbé Martin me fait remarquer que nous sommes encerclés. « Pourquoi sans cela les parachutes de secours! » Je n'avais pas réalisé la chose. Cela me produit une impression désagréable.

Que serait-ce si nous avions eu sous les yeux à ce moment la lettre cachée par un de nos hôtes, et qui ne tomba entre mes mains que quelques mois plus tard, après la capitulation allemande. Le texte nous en émut profondément. La voici :

« My dear Friends,

» As I write this, I regret to say that the situation is extremely bad. I also dislike telling you that we... your allies, are at a critical disadvantage for we are completely surrounded by the enemy... completely cut off from re-supply. I dare not tell you this now, but someday, you will learn, someday, you will know.

» You must forgive us for barging into you home as we have done, believe me it has not been due to our desire to do so... no, it has been due to the conditions of war, under which we labor to bring about a readjustment in world affairs.

» When peace has again arrived, and it is possible for you to convey a message to those at home, will you

please write my mother: Mrs. Edith Freestone, 4520n. 12th Street, Des Moines. Iowa. U.S.A.; and my wife: Mrs. Franck Freestone, 123, Greenhamroad, Newbury. Berkshire. England.

» Just tell them that I love them very much and that I am terribly sorry to have to go out in this manner. Tell them also that I deem it a privilege to have fought and died for this country... as well as for my own country.

» Now to your own Family, may I extend a hand-clasp over the years to come. May God be with you for ever and ever.

» I remain

» Your uninvited guest,
» Sergeant FRANCK FREESTONE,
» Paratroops. U. S. Army. »

Traduction

» Mes chers amis,

» En écrivant ceci je regrette de dire que la situation est extrêmement grave. Je regrette aussi de vous dire que... nous, vos alliés, sommes dans une position dangereusement critique et désavantageuse, car nous sommes complètement encerclés par l'ennemi, complètement coupés de tout secours. Je n'ose pas vous communiquer ceci maintenant, mais un jour vous apprendrez, un jour vous saurez.

» Il faut nous pardonner d'avoir foncé dans votre maison comme nous l'avons fait. Croyez-moi, cela a été bien malgré nous et dû aux conditions de guerre dans lesquelles nous travaillons, pour une restauration dans les affaires du monde.

» Lorsque la paix sera revenue et qu'il vous sera possible d'envoyer un message à ceux de chez moi, écrivez, je vous prie, à ma mère et à ma femme.

» Dites-leur que je les aime intensément et que je suis terriblement triste de quitter ce monde de la sorte. Dites-leur aussi que je considère comme un privilège d'avoir

eu à combattre et à mourir pour ce pays..... aussi bien que pour mon propre pays.

Maintenant pour vous et les vôtres, puis-je vous tendre la main au-delà des années à venir. Puisse Dieu être avec vous pour toujours et à jamais.

» Je demeuré votre hôte ininvité,

» Sergeant FRANCK FREESTONE,
» Paratroops. U. S. Army. »

A l'heure qu'il est, je ne sais ce qu'il est advenu du sergent Freestone. J'ai écrit aux siens comme il me le demandait. Pussions-nous le revoir vivant, lui et les siens, dans la maison que nous aimons et qu'il a contribué à sauver.

A ma prochaine entrevue avec les officiers, je pris les devants en faisant mention de cet encerclement, espérant vaguement une dénégation. Il n'en fut rien. Ils virent que nous avions réalisé la situation et donnèrent des nouvelles plus franchement.

« Deux armées arrivent à notre secours, l'une du Nord, marchant vers Malmédy et Houffalize et l'autre du Sud avec le general Patton, montant par la route d'Arlon. »

Le dimanche matin, il y eut un nouveau parachutage, grâce au temps qui restait magnifique. Ce jour-là arriva une formation Croix Rouge, qui s'installa dans la salle à manger. On apporta et l'on y soigna de nombreux blessés. Il y avait un docteur blanc et une série d'infirmiers nègres. Un Américain a dû mourir là, car il me semble avoir vu une tombe provisoire non loin de la maison.

La maison était remplie de troupes. Nous, civils, n'occupions plus que la cuisine et ses dépendances, et la partie du bâtiment située au-dessus. Je réservais pour tant dans le corps de logis principal ma chambre, celle de René, celle de Madeleine, la chambre d'amis.

Ce même dimanche, le colonel Barnes me demanda d'autoriser un capitaine à visiter toute la maison. Les greniers, les portes et les fenêtres semblaient

être ce qui l'intéressait le plus. Il y eut une sentinelle placée à chaque issue, à chaque fenêtre. Un périscope au grenier servait à inspecter l'horizon et je m'aperçus que les postes d'observation étaient bien orientés dans toutes les directions. On s'apprêtait à défendre Isle-la-Hesse comme une forteresse. Horreur de se trouver dans la bagarre avec tous ces enfants et des bébés. L'abbé Martin et moi n'en menions pas large. Heureusement, les besognes diverses empêchaient de s'appesantir en des idées noires. Le moral restait bon et nous avions même parfois des fous rires. Témoin ce jour où, descendu du grenier où il était monté par un autre escalier, nous vîmes surgir dans la cuisine, où serrés, tassés, les uns sur les autres, nous prenions notre repas, un colonel armé jusqu'aux dents, c'est-à-dire fusil dans une main, pistolet dans l'autre. On ne peut décrire son air interloqué en tombant sur nous. Sauvegardant sa dignité il sortit par l'autre porte, sans dire un mot. Dès qu'il fut sorti, tous nos enfants partirent d'un fou rire inextinguible.

Ceux-ci avaient besoin de détente. Depuis que la situation s'aggravait, il leur était interdit de quitter la maison. Ce n'était que stricte prudence. Léopold, Louis et Marcel avaient été surpris un jour par une canonnade toute proche. Les obus en sifflant avaient passé tout près d'eux pour aller s'aplatir dans le potager. Marcel avait eu l'esprit de se plaquer avec les deux autres contre les murs de la ferme. Léopold était furieux; en rentrant il me dit: « Tu sais, Marcel me poussait, me poussait, je ne pouvais presque plus respirer et je n'ai rien vu du tout. »

Ce n'était qu'à contre-cœur que le colonel m'avait fait un permis pour envoyer Bochainville et Daune aider le fermier à soigner ses bêtes et nettoyer ses étables. Or, il n'y avait que la cour à traverser.

Les obus tombaient maintenant tout près. Un capitaine m'apprit à discerner les plus dangereux: « If you hear the boum first and the zzz... after, don't mind, it's our

shelling; but if you hear zzz... first and boum after it's worse, it's German. »

Quatre sherman étaient installés à fixe dans la cour, se relayant pour aller au feu dans les alentours du château.

Le lundi, après le troisième parachutage, le colonel me fit appeler au hall: « You can see from the windows three German tanks we have gunned. » On apercevait, en effet, se détachant sur la neige éblouissante les trois engins noirs détruits. Un sherman du capitaine Dingly les avait atteint tous trois en trois coups de canon du bout de notre chemin d'entrée, à 50 mètres de nos fenêtres. Au mois de juin suivant, les enfants, au cours d'une promenade, visitant les tanks, y virent les restes carbonisés d'un cadavre. Sur ces pauvres débris, revanche de l'inlassable nature, un nid de mésanges avec cinq œufs! Un de ces sherman avait bien failli y rester aussi. Il revint avec un coup d'obus dans l'avant et le canon de sa mitrailleuse cassé; l'homme qui le commandait était un garçon intrépide avec lequel je causais parfois et qui me donnait des cigarettes. Il me dit ce jour-là: « I've already gunned nine German tanks. »

Le colonel demeurait inquiet. Causant avec lui, je vantais le matériel américain, mais il m'interrompit: « Nous n'avons rien qui vaille leurs tigres. Nous avons beau tirer là-dedans, leur blindage tient. » Ce fut un beau jour, celui dans la suite, où aux environs de Bastogne ils capturèrent un « tigre » intact, qui fut d'ailleurs envoyé tel quel aux États-Unis, pour en étudier le modèle.

Les obus, ces jours-là, plurent autour de la maison. Plusieurs dans le potager, plusieurs dans la cour que nous vîmes tomber, un sur le bâtiment à ce que me dit le colonel, mais il n'a guère fait de dégâts et après coup ce n'est que dans la toiture que j'ai pu découvrir quelques trous dus à des éclats. Plusieurs balles entrèrent par les fenêtres. L'une d'elles manqua de peu le colonel Knatt debout contre la fenêtre du premier étage. Les jours de beau temps favorisaient les avions. C'était pour la plupart

des Américains. Je ne me souviens guère, en fait d'Allemands, que de ceux qui bombardèrent Bastogne et qui lâchèrent deux bombes sur la route à 300 mètres de la maison.

Nous en vîmes un jour se partager le ciel en trois étages nettement différents. Au plan supérieur des escadrilles de bombardiers se dirigeant vers l'Allemagne. En-dessous évoluaient des centaines de chasseurs et plus bas encore nous assistions à un arrivage de planeurs apportant des secours. Si mes souvenirs sont exacts, cela se passe le matin de Noël, 25 décembre.

Cette veillée de Noël fut un des moments les plus pénibles, le danger semblait très proche, les tanks n'arrêtaient leurs moteurs ni jour ni nuit, sans doute à cause du froid; c'était un vacarme étourdissant. Nous devions nous glisser entre ces grosses machines pour atteindre un trou d'eau au milieu de la cour, qui était notre seule ressource. L'eau y jaillissait d'une conduite crevée venant de l'étang, et sur la neige tassée et rendue comme une glace par les chenilles, l'on manœuvrait avec une certaine difficulté les seaux chargés d'eau. Plus d'une fois j'ai entendu les balles et les obus siffler pas bien loin en y allant. Cela finissait par nous laisser totalement indifférents, plus, je crois, que le nègre qui, assis à l'entrée de la cave, son chapelet autour du cou, sa bible à la main, tremblait comme une feuille aux éclatements des obus.

Ce nègre en sentinelle était une attention spéciale du colonel, auquel j'avais dû me plaindre de ce que notre unique refuge, la cuisine, était perpétuellement envahi de soldats qui venaient se chauffer ou se rassurer, et comme nous y étions déjà treize, l'espace vital manquait totalement. Il interdit donc à ses hommes l'entrée de la cuisine donnant sur la cour, et mit cette sentinelle à l'entrée de la cave pour empêcher les envahissements venant de l'intérieur.

Le dimanche soir, nous étions en train de souper lorsqu'on entendit un passage massif d'avions, et nous

reçûmes le premier déluge de bombes. Les petites dormaient dans la chambre de René. Je m'y précipitai et emportais Béatrice. Impossible de descendre les deux à la fois dans cette obscurité. Pendant que j'étais dans l'escalier, nouvelle avalanche. C'était effrayant, on sentait le déplacement d'air à l'intérieur de la maison, la chute de tous les carreaux se brisant à la fois et le sifflement des avions préparant par un vaste circuit une nouvelle descente. L'abbé Martin vint chercher Solange, que je croyais ensevelie sous les décombres. C'est certainement le moment où j'ai eu le plus peur. Comme l'obscurité et la crainte peuvent faire illusion! La majeure partie de ces bombes tombèrent sur Bastogne à deux heures et demie. Une seule bombe tomba à 300 mètres de la maison, et j'aurais juré au moment même que la moitié de celle-ci était démolie. Il y eut quatre vagues, et l'installation complète à la cave s'imposait. Nos hôtes d'ailleurs, après m'avoir dit que « the air borns » ne couchaient pas à la cave, s'y installaient aussi. On descendit une voiture d'enfant pour le bébé, et un renfort de couvertures. Nous devions coucher dans ces conditions, et sur ordre des Américains, jusqu'au 17 janvier. Qu'on se représente ce qu'était cette cave : huit marches faisaient suite au palier sur lequel se tenait notre sentinelle et aboutissaient dans un couloir de 7 à 8 mètres de long. Du côté gauche, il y avait, juste après l'escalier, un caveau voûté de 2 x 2 mètres, puis une sorte de petite resserre qui servait de garde-manger de 3 x 3 mètres. Les enfants avaient baptisé le caveau « dortoir Vincent » à cause d'un ménage qui, réfugié de Bastogne, venait y dormir chaque soir, et la resserre « dortoir Saint-Thomas », sous prétexte qu'il était incroyable qu'on put y dormir à huit, ce qu'ils firent cependant pendant une longue période. De l'autre côté du couloir, la voûte s'abaissait en arc. Un soupirail donnant vers l'extérieur de la maison s'y découpait. J'avais élu domicile d'un côté du soupirail avec les bébés et mon coin reçut le nom de « dortoir Spirou ». De l'autre côté du soupirail, l'abbé se constitua le surveillant

de ce dortoir improvisé, en prenant sous sa surveillance immédiate l'un ou l'autre de nos enfants qui faisaient mine d'indiscipline. Notre couloir donnait sur un couloir perpendiculaire où s'ouvrait la cave du chauffage central. Bien qu'encombré par une grosse chaudière, ce fut pourtant le bureau poste de radio américain pendant l'encerclement et toute la bataille de Bastogne. A l'autre extrémité de ce couloir, il y avait la cave à vin d'une part, et de l'autre une anti-chambre sur laquelle donnait un escalier conduisant à la sortie ouest de la maison. Cette voie d'accès-là était réservée aux troupes. Je me souviens d'y avoir fait une incursion pour chercher quelques poireaux et pommes de terre avec M. l'abbé et un des garçons. Des hommes couchaient épars de droite et de gauche. Soudain j'entends dans l'obscurité :

— Listen, do you hear who is coming?

— Oh! I don't know.

— But they are not soldiers.

Et finalement :

— Look, how funny. I see a woman and a child and a clergyman.

Ce devait, en effet, sembler assez baroque. Cette cave n'était nullement destinée à être habitée. Le sol étant en terre battue, elle n'était pas blanchie. Pourtant, nous n'y eûmes pas de vermine.

Après la première chute de bombes, le colonel m'envoya un capitaine pour me dire : « The colonel says you should not be afraid about another bombing, because our night-fighters will be over all the time. »

Je ne sais où étaient les *night-fighters* à 4 heures du matin, mais les bombardiers allemands refirent une attaque, ce qui nous parut très peu agréable.

Nous avions d'ailleurs gardé les enfants à la cave. On leur faisait passer le temps en chantant des airs scouts, en récitant le chapelet, en improvisant des jeux divers. A plusieurs reprises, l'abbé donna l'absolution générale. Chacun s'était confessé et des Américains avaient

demandé l'absolution à M. l'abbé, ne pouvant se confesser à cause de la langue.

Pendant les accalmies, nous remontions à la cuisine; il fallait préparer les repas, faire du feu, chauffer de l'eau. Nous avons nommé un *cook* parmi les sept collégiens: c'était Marcel Lesage, un garçon débrouillard et joyeux. Sous ma direction ce fut lui qui s'occupa principalement de la cuisine. Il avait seul le droit de pénétrer dans notre chambre à provision. Il y était d'ailleurs avec Daune, le jour où une balle cassa un carreau et alla s'écraser sur le mur.

Il y eut des jours où le repas fut frugal. Celui notamment où nous dûmes faire circuler à la cave une marmite de pommes de terre bouillies dans laquelle on se servait avec les doigts.

Nous étions aux jours les plus courts de l'année. Notre petite réserve de bougies s'épuisait vite. Il y avait quelques lampes de poche, pour lesquelles les enfants faisaient la chasse aux piles abandonnées par les Américains.

Léopold fit même une veilleuse en grattant la cire des cartons de rations américaines et en la faisant fondre dans une boîte à conserves avec une ficelle au milieu. Ces cartons nous étaient précieux aussi pour allumer les feux.

C'était ma première besogne le matin. Je tâchais de sortir de la cave, sans réveiller Béatrice qui dormait par terre à côté de moi, souvent roulée dans la même couverture. Je crois que généralement, dès mon départ, elle entreprenait une sarabande pour la plus grande joie des enfants et même des Américains, qui dans la cave voisine demandaient : « Where is the baby? »

Frédéric dormait tout habillé, mais arrivait toujours les poches bourrées d'objets hétéroclites qui, au cours de la nuit, se répandaient sur notre couche commune, ce qui n'était pas fait pour la rendre confortable. Un jour je protestai en lui remettant un beau carton; je lui dis : « Tu vidras tes poches chaque soir et tu n'as qu'à mettre dans ce carton toutes les douilles de cartouches et tes

autres trésors, mais je ne veux plus les retrouver dans note « lit » à la cave, » ce qui fut fait. Mais le lendemain, je me réveillais plus inconfortable encore que les jours précédents, et à tâtons j'identifiais l'objet qui s'incrustait dans mes côtés: un masque à gaz! Je n'avais rien gagné au change. Ces masques à gaz avaient pour Frédéric un attrait tout particulier. Je me souviens que, le jour de Noël, je lui avais dit: « Tu sais, ce n'est pas une vraie fête aujourd'hui, mais quand la bataille sera finie et que nous pourrons retourner à Bruxelles, tu auras des joujoux quand même. » Alors, il me regarde avec candeur et me dit: « Comment, j'ai eu trois masques à gaz et tu n'appelles pas ça une belle fête de Noël! »

Dans la journée de Noël il arriva une quantité de réfugiés quittant Bastogne. Ces gens avaient été terrifiés des bombardements nocturnes et faisaient des tableaux macabres des destructions. En réalité le nombre de victimes avait été insignifiant — huit ou neuf — dont la supérieure du couvent des Sœurs de Notre-Dame, tuée d'un éclat d'obus dans le cœur, tandis qu'elle priait devant le Saint-Sacrement. Cet éclat avait passé à travers l'ostensoir d'abord dans la cave-abri, où l'on avait transféré la chapelle. Les dégâts aux immeubles étaient considérables.

Beaucoup de ces gens demandaient à s'abriter chez nous avec quelques petites affaires qu'ils avaient pu sauver. « Votre cave est-elle bonne? » Que de fois m'ont-ils posé la même question. Les Américains aussi d'ailleurs. Je répondais invariablement: « Je ne l'ai jamais essayée pour de semblables circonstances. »

Ces réfugiés sont très impressionnés. Il n'y en a pas parmi eux qui soient en état de rendre un service quelconque. J'aurais bien voulu cependant un coup de main pour les deux bébés, car il faut, en les gardant, faire tant d'autres choses. Par bonheur, le petit Charles Collet, qui a des petites sœurs, se montre plein de gentillesse et de patience, et passa des heures à s'occuper d'elles.

M. l'abbé et moi ferons ranger les gens tant bien que

mal le long des murs. Nous nous rendons compte qu'il faut ménager un passage libre au centre et dégager les issues. Nous sommes en pleine bataille et il ne faut pas entraver les manœuvres. Les soldats peuvent avoir à se défendre dans la maison même. Dans cet espace restreint, je compte soixante civils et au moins cent cinquante Américains.

A 7 h. 30 du soir se produit ce que je craignais: le colonel Barnes m'envoie un capitaine avec ce message: « All those civilians have to leave. They can't stay here. » Je proteste énergiquement. Ces gens se sont mis sous ma protection, je ne veux pas leur faire défaut:

— It is impossible, you can't send them away now and, anyway, where shall they have to go?

— Back to Bastogne.

— They escaped from Bastogne because they were afraid of the bombing, how could I send them back?

— We have got trucks... and the colonel gave the order.

Je résiste encore et demande à être conduite chez le colonel. Après s'être concerté avec les lieutenants qui l'accompagnent, le capitaine dit:

— Bring the baronness to the colonel.

Je monte et arrive devant l'État-Major, dans le bureau de René. Il y a un grave silence. Je dis:

— Colonel, I have just had your order. I want to know if you take this measure for the safety of my people or to get place for your own soldiers:

Il rit un peu, me regarde un moment, et dit:

— Well... both. I said we need place. We shall have to fight I fear, but altogether these people will be much better in Bastogne. I don't know what may happen here.

I know nothing about your cellar and we have not got any medic or medical supplies here. In Bastogne, the place is ready for them. We have a good cellar and they'll easily get food and help.

— You mean they'll be better in Bastogne.

— No doubt about it.

C'est péremptoire. Il n'y a qu'à s'incliner. Je demande encore :

— Shall I have to leave also?

— Well... no, if you don't want to do so. It is your own home, and if you choose to stay, we shall do our best for you as for us...

— Thank you very much, but « we », you know, it means my four children, and also the priest and the seven boys.

Ils se mettent tous à rire.

— Yes, of course.

Merci encore au colonel et à ses hommes pour leur sollicitude pour nous pendant ces jours-là.

Il faut maintenant transmettre les ordres aux réfugiés. Nous faisons faire silence et nous mettons les gens au courant de la situation. Au silence du début succèdent des protestations, mais quand j'ajoute ce qu'a dit le colonel au point de vue de l'insécurité des lieux, il y a, au contraire, un mouvement à qui sera le premier à s'en aller. Nous devons réagir, M. l'abbé et moi, pour que chacun reste à sa place. Il n'y a qu'un camion qui doit faire trois voyages. Le chargement doit se faire sans bruit et dans l'obscurité totale à cause de la proximité des ennemis. Une femme me conjure de la garder. Je voudrais bien le faire, et lui suggère de rester en dernier. Peut-être le chargement sera-t-il complet et ne pourra-t-on pas la prendre. Mais les Américains sont formels et ne l'autorisent pas à rester. Tous ces gens arriveront à bon port, et tant bien que mal dans les caves du Petit Séminaire. Quand ils sont partis vers 11 heures du soir, on a soudain l'impression hallucinante que la cave est immense, et cependant nous y sommes encore treize civils et au moins cent air-borne, car nous avons chez nous des détachements de la fameuse 101^{me} division parachutée, la plus vaillante troupe des U.S.A.

Ceux-ci nous abandonnent généreusement notre premier couloir que nous partagions toutefois les premiers jours avec un embryon de corps médical: un docteur blanc, et quelques infirmiers nègres.

Je m'assoupis, en repassant en esprit les événements des derniers jours: parachutages, bataille, évacuation des réfugiés...

Dehors, les tanks en alerte et la génératrice qui donne de la lumière au poste de commandement dans la cave voisine, ronflent et trépident.

Un mouvement insolite à mes côtés me réveille en sursaut, et je vois à la lueur de la lampe tempête qui jette une vague clarté dans notre antre, un nègre assis sur mes pieds... Je n'ai plus dormi que d'un œil, quoique ce pauvre nègre ait été rappelé à l'ordre et renvoyé dans son coin...

Pendant deux jours, la bataille fit rage. Nous assistions à des attaques en piqué sur les bois de Chenogne et le village de Senonchamps. On voyait tomber des avions en flammes. Ce n'était guère rassurant pour ceux que nous savions là. Les Allemands avaient occupé Senonchamps maison par maison, et leurs patrouilles avancées vinrent jusqu'au-dessus de notre verger, où plusieurs de leurs hommes furent tués. Leurs cadavres étaient encore gelés sur place et à moitié recouverts de neige deux mois plus tard, avec ceux de trois chevaux, dont les corps raidis servaient de parapets à des Américains tapis dans leurs fox-holes. Les tanks tournaient tout autour de la maison, écrasant clôtures et plantations diverses. Il était inquiétant de les voir attaquer de trois côtés à la fois. Sevrés de nouvelles, nous sentions pourtant l'ennemi partout.

Le samedi avant Noël, nous avons su la colonne du général Patton arrivée à Martelange. Le lundi elle atteignit Clochimont. Le mardi, Morhet. Enfin, le mercredi, les colonels m'annoncèrent que la jonction était faite. Nous commentions cette nouvelle en fumant une cigarette, lorsqu'on annonça un des colonels accompagnant cette colonne, et qui était un ami personnel de Barnes. J'aurais bien voulu en apprendre un peu davantage, mais n'étais qu'une vulgaire civile et n'avais qu'à me retirer... « Military secrets... »

Le 27, les colonels m'annoncèrent leur départ. Celui-ci

s'effectua rapidement. Avant de prendre congé, Barnes me demanda s'il ne pouvait rien faire pour nous. Il nous confirmait la progression américaine. C'était une fameuse détente. Les Allemands ne viendraient pas jusqu'à nous. J'avais encore dans les oreilles les paroles qu'il m'avait dites quelques jours auparavant: « We know that the Germans kill the civilians where they get in, but don't mind, because we shall not leave, we never leave, we never surrender. » Il valait mieux toutefois n'avoir pas dû aller jusqu'à cette extrémité.

Je demandais au colonel qui nous quittait de prévenir les « Civil Affairs » de Bastogne de notre situation.

Le 27 décembre, nous vîmes arriver une voiture des « Civil Affairs » avec deux officiers : le captain Smits et un autre, dont le nom m'échappe, qui, alertés par le colonel Barnes, venaient s'enquérir de nous.

Lui aussi était rassurant, mais avouait que sur la grand'route de Marche les Allemands étaient encore très près. « Not quite a mile. »

Nos derniers hôtes m'avaient dissuadée de réoccuper le hall orienté à l'Ouest. On y était trop exposé aux « shells ». Il en tomba pas mal ces jours-là dans les pâtures devant la fenêtre.

Le 28, les « Civil Affairs » revinrent pour me demander de mettre le château à la disposition de l'État-Major de la 101^{me} air-borne.

Je protestais de l'état des lieux qui me semblait bien piteux pour loger au moins trois généraux, mais il me fut répondu que c'était infiniment mieux que ce que l'État-Major pouvait trouver à Bastogne à ce moment. J'acceptais donc, en refusant toujours d'être évacuée, mais en demandant qu'on fasse passer de nos nouvelles à Arlon à la Croix Rouge.

Un des Américains, attaché à la suite du général, devait nous dire, à ma fille venue me rejoindre et à moi: « I don't know if you are brave or foolish. » Je lui répondis que j'espérais qu'il pencherait pour la première hypothèse.

Ce dut être le 29 décembre que s'installa chez nous

l'État-Major de la 101^{me} avec les généraux Taylor et MacAuliffe, célèbres maintenant dans le monde entier. Le premier m'a raconté qu'il se trouvait avec sa femme et sa fille à Washington quatre jours plus tôt. Il y avait appris la nouvelle de l'offensive de von Runstedt, et avait sur l'heure, en avion, rejoint son État-Major, sans toutefois se faire parachuter dans les lignes, comme l'ont publié certains journaux à l'époque.

En son absence, le général MacAuliffe avait le commandement de la fameuse 101^{me} et c'est lui qui fit aux Allemands, lui demandant de rendre la ville de Bastogne, la réponse devenue célèbre de: « Nuts! »

Je fis donner la chambre d'amis et celle de Madeleine à ces grands personnages, mais ne les ai guère vus qu'une fois au cours des trois semaines qu'ils passèrent chez nous. Si l'encercllement avait pris fin, la bataille de Bastogne n'était pas encore terminée. Il y avait à la maison de fréquentes réunions d'État-Major. Les enfants, ces jours-là, s'amusaient à compter les jeeps, un, deux, ou trois étoiles, réunies dans la cour.

Nous devions avoir assez piteuse mine, notre petite bande passablement débraillée et réduite à un espace vital limité, couchant dans la cave, obligés pour faire notre toilette d'avoir recours au trou d'eau au milieu de la cour. Mes pauvres bébés avaient un air tout à fait misérable. Il était presque impossible de garder les choses en ordre. Nous avions refermé tant bien que mal les ouvertures à la cuisine dues au bris des carreaux. Il y avait des panneaux en carton servant à l'occultation aux fenêtres. Quant à l'imposte au-dessus de la porte, nous fîmes du luxe. Les enfants avaient trouvé, je ne sais où, du papier huilé transparent. Cela au moins, laissant passer la lumière, figurait assez bien une fenêtre.

Dans l'arrière-cuisine, c'était le chaos: M. l'abbé y avait sauvé du désastre quinze ou vingt bicyclettes appartenant aux réfugiés du jour de Noël. Nous y avions emmagasiné un peu de bois et la réserve de boîtes de rations américaines, enduites de cire, que les enfants

collectionnaient pendant la journée et qui nous servaient d'allume-feu.

Les fenêtres béantes laissaient passer la neige qui couvrait tout cela d'une couche immaculée. Il n'était pas toujours facile d'y chercher à tâtons dans le froid du matin ce qu'on voulait, alors que l'on n'osait craquer une allumette, car à la fenêtre la sentinelle veillait sévèrement, vu la proximité des Allemands.

Vers la fin de décembre, nous réalîsâmes un progrès dans notre installation: une chambre à l'étage au-dessus de la cuisine.

Les premiers jours, nous essayâmes de mettre un poêle dans la cave, car la température y était fraîche, mais le tirage par le soupirail s'avéra par trop mauvais, et nous dûmes y renoncer au risque de nous transformer en authentiques jambons d'Ardenne.

Nous essayâmes après cela de mettre ce même poêle dans la pièce voisine de la cuisine, car j'aurais beaucoup voulu avoir un endroit où mettre mes deux bébés. Ceux-ci étaient dans des conditions vraiment pénibles, quoique ne manquant pas de l'essentiel. Nous pouvions avoir du lait à la ferme. J'avais été trouver le colonel quelques jours avant, et il m'avait remis un permis autorisant deux de nos jeunes gens à se rendre à la ferme pour aider les tenanciers à soigner leurs bêtes et à les traire.

La vache est peut-être ce qui joue le plus grand rôle dans la vie du paysan ardennais. Nous eûmes deux occasions de le constater ces jours-là, et ce fut chaque fois dans une forme assez comique.

Un jour que j'avais profité de l'absence de mes garçons pour nettoyer un peu la cuisine et que je pelais des pommes de terre pour notre repas, je vis entrer deux Américains qui se mirent tout d'abord à causer. Je ne répondais que par monosyllabes; je redoutais ces invasions, amicales d'abord, légèrement encombrantes ensuite et qui finissaient par un envahissement dans lequel je parvenais avec peine à m'approcher de mon fourneau. Mes Américains cependant se font de plus en plus aimables

et finissent par m'offrir de continuer ma besogne et ensuite de nettoyer toute ma cuisine. Ils semblaient experts en la matière et, m'étant laissée amadouer, je leur demandais d'où venait leur expérience. « Mais c'est notre métier », me dirent-ils. « Nous sommes cuisiniers de notre bataillon, mais notre cuisine a péri au champ d'honneur. Aussi en attendant de la retrouver, ce nous serait un vrai plaisir de vous aider. Ils revinrent plusieurs jours de suite et veillèrent à notre ravitaillement, nous apportant tantôt de la viande, tantôt des boîtes de conserve ou du savon. L'armée-américaine a droit à toute notre reconnaissance!

Un jour l'un d'eux me dit: « Ces pauvres civils sont vraiment bien à plaindre dans leurs villages détruits. Il y a un pauvre homme au hameau voisin. It is a pity to see him. He is quite alone, he can't walk and we saw he needed to be helped, but he does not speak a word of English, and we don't know French. He was always complaining about « Wash » so we got some water, and when it was hot, we washed that poor fellow and we gave him a fresh shirt and some linen for his bed, but still he complained, and now, tell me, what does it mean in French « Wash »? »

Je ris franchement en leur répondant: « He just wants you to take care of his cows. « Wash » is « vache » and that is the French word for cow. The poor fellow wants somebody to look after the most previous thing he has: his cow! »

L'autre histoire est celle de la réfugiée du village de Flamierge, qui avait tenu bon dans sa ferme pendant la majeure partie de la terrible bataille. Sa maison avait été prise par les Allemands, reprise par les Américains qui avaient dû de nouveau céder le terrain, pour revenir quelques jours plus tard. Cette dernière fois, décidés à tenir coûte que coûte, ils avaient évacué toute la population civile vers Bastogne.

Cette femme était indignée: « C'est trop fort, m'avoir fait partir alors que tout était fini. J'ai été dans la bataille tout le temps. Je ne suis pas partie quand l'obus est

tombé dans ma cuisine, ni quand nous étions dans la cave avec des soldats morts ou mourants et c'est quand la bataille est presque finie qu'ils nous font partir. Enfin, pensez un peu, madame, que j'avais trente-deux vaches... Je les ai soignées en partant hier, mais si elles restent encore deux jours ainsi elles mourront. Et alors j'ai tout perdu. Dites, madame, vous ne voulez pas demander à votre général qu'il me laisse retourner à Flamierge, pour soigner mes vaches? » Elle n'a eu de cesse que lorsque je lui promis de parler au général Taylor de sa situation. Inutile de dire que je n'eus aucun succès. On me renvoya aux « Civil Affairs » à Bastogne. Mais la bonne femme ne perdait pas espoir. Elle me relança jusqu'à ce que je fasse une autre démarche de ce côté... « Si je pouvais seulement aller jusque-là, je traitais les bêtes, je les ferais manger et boire et elles pourraient tenir encore deux jours... » Elle s'adressa à l'abbé aussi pour qu'il intéresse la Providence à sa cause. Elle nous empoisonna littéralement des jours durant par cette question.

Enfin, un jour, des soldats nous signalent la présence du général Patton, venu à une réunion de l'État-Major. Chacun s'efforce de se mettre au guet pour voir sortir le grand homme, mais M^{me} Tilkin est plus rapide que nous.

Au moment où Patton rejoint sa jeep en serrant la main à Léopold qui, lui aussi, s'est faufilé au premier plan, elle frotte ses mains à son tablier, saisit son bébé à bras le corps, et se précipite devant la voiture: « Bonjour, mon général, et comment sont les nouvelles? » Le grand soldat à la figure énergique et comme taillée à coups de hache, consent à sourire et baise la main à la mignonne fillette. Il parle français:

— Mais, ça va bien, ma bonne dame, les Allemands seront bientôt battus.

— Et moi, mon général, je suis de Flamierge, et toutes mes vaches sont là-bas, sans soins depuis plusieurs jours. Pensez-vous que je puisse y retourner bientôt?

Lieut. Herbert G. Bulifer
17 School Street
Sanford, Maine

Capt William C. Quinn
627th Second St. Co.
Washington N. Dak, USA

Major Gen. Maxwell D. Taylor
Washington, D.C.

Brig Gen. MacAuliffe
Washington D.C.

L. Dan Jones, Capt.
APO 403 U.S. Army
Hame - Chickasha, Oklahoma

FAC-SIMILE DES SIGNATURES DES GÉNÉRAUX TAYLOR, ET MAC-AULIFFE
DE LA 101^e AIRBORNE

— Flamierge, Flamierge...? Oui, je sais où c'est. Je pense que vous pourrez y retourner bientôt.

— Aujourd'hui, mon général?

— Aujourd'hui, non, mais dans un jour ou deux, oui...

Elle était arrivée à ses fins. Ce que c'est que d'avoir une idée arrêtée!

Cette libération de Bastogne par l'armée de Patton constituait un des plus grands succès de la guerre. Je demandais un soir à l'aide-de-camp de Taylor, qui avait fait avec leur magnifique régiment la bataille de Normandie, la bataille d'Arnhem et celle de Bastogne, laquelle avait été la plus dure. « Pas la Normandie en tout cas », me dit-il ; « peut-être ici, car le temps rendait les manœuvres spécialement dangereuses et pénibles. »

Lorsque l'État-Major de la 101^{me} Air-borne fut installé, nous fûmes très aidés au point de vue ravitaillement, bien que plus resserrés que jamais dans nos appartements.

L'État-Major avait une cuisine particulière, qu'ils avaient installée dans la pièce entre notre cuisine et notre salle à manger, et nous avions des rapports... nombreux... avec le chef-cuisinier. Les enfants le voyaient d'un fort bon œil, car à chaque instant la porte s'entrebâillait et un bras se tendait, offrant toutes sortes de bonnes choses, que nous acceptions très joyeusement. O! le précieux café. Personnellement, c'est ce qui me fut le plus précieux, mais il y eut aussi du pain. Nous ne pouvions pas cuire, le four étant inaccessible. Dès que le général le sut, nous en fûmes abondamment pourvus, ainsi que de graisse, de sucre, des boîtes de légumes et de viande, sans compter les bonbons. Je reçus personnellement du général une boîte de ceux-ci, spécialité américaine, boîte que je garde, après en avoir savouré le contenu, en souvenir, ainsi que la signature des deux grands généraux.

Le 31, au soir, l'aide-de-camp du général arriva à la cuisine, disant que celui-ci désirait me voir et, à ma consternation, il pensait pour cela venir dans notre antre. Je dissuadais l'aide-de-camp, et proposais que ce soit

plutôt moi qui aille lui rendre visite, ce qui fut admis.

Qu'on se rende compte de la situation; malgré tous mes efforts, avec le manque d'eau et de lumière, dans cette cuisine où nous vivions à treize dont moi, seule femme, avec deux bébés, âgés respectivement de deux ans et de moins d'un an, tout essai de luxe ou de coquetterie était exclu. Je n'avais pas enlevé mon tailleur depuis treize jours. Pour la coiffure, j'avais adopté un turban, fait avec une écharpe de laine beige, sous lequel je rentrais les mèches éparses. Où étais-tu, ô permanente?

Le soir même du 31, nous avons eu une surprise. Au moment où le jour tombait, la porte de la cuisine s'était ouverte, et, à contre-jour, j'avais aperçu une silhouette surmontée du képi militaire belge, tandis qu'une voix « nationale » disait: « Comment allez-vous, baronne? » Ce revenant de la terre des vivants, cet hôte inattendu qui rétablissait le contact entre nous et le monde extérieur, fut accueilli par une explosion de joie. C'était le commandant Ghislain, celui-là même qui m'avait ramenée quinze jours auparavant. Il venait voir si nous étions encore en vie, et comment nous avons traversé la tourmente. Je fus très touchée de sa démarche. Il avait été envoyé par la Croix Rouge, en mission à Bastogne, mais de là à chez nous, la route était encore sous le feu de l'artillerie. Il avait dû laisser sa voiture à Bastogne et avait été amené par une auto des « Civil Affairs ».

Nous eûmes enfin des nouvelles un peu précises de la situation. Jusqu'alors nous ne nous rendions pas compte exactement de l'importance qu'avait eu l'attaque allemande, ni du point où ils en étaient au moment même.

Le commandant et moi, nous nous rendîmes ensemble à l'invitation du général. Il achevait son repas dans la salle à manger bien éclairée, grâce à une lampe électrique branchée sur une génératrice qui marchait nuit et jour dans une de leurs voitures. Il eut d'ailleurs la complaisance de nous laisser quelques jours plus tard brancher deux lampes sur cette même génératrice, et nous eûmes ainsi de la lumière à la cave et à la cuisine. Il y avait à table

les généraux Taylor, MacAuliffe et deux officiers dont je ne sais plus les noms.

Taylor m'a paru très jeune, avec des cheveux noirs, des yeux bleus, le type irlandais. MacAuliffe semblait plus âgé, un peu plus fort, avec une légère calvitie et un sourire aimable.

Taylor parlait le français, mais il était le seul, me semble-t-il, et je m'entretenais en anglais avec les autres. Il nous offrit du champagne, une tasse de café, et nous causâmes très agréablement un bon quart d'heure. Cela faisait un effet singulier d'être reçu en visiteur dans ses propres meubles et sa propre vaisselle. Je rends grâce au ciel de n'avoir pas rencontré un miroir ce soir-là, car je devais avoir piteuse mine. Je n'ai jamais revu les généraux, même au moment de leur départ, et me souviens d'avoir demandé au sergent-cuisinier si ses chefs ne croyaient pas que je vivais généralement dans ma cuisine et ne me servais pas des autres pièces de la maison. Il me répondit affablement: « I believe the general realises very well the situation. He is a very fine man. »

Le sergent-cuisinier était dans le civil employé dans une société hôtelière et, si j'ai bien compris, il inspectait ou surveillait la gérance d'une série de grands hôtels aux « States ».

— Well, you must know a lot about house-keeping then », lui dis-je un jour, « and you must understand how I enjoy the present state of my house. »

Lui, en tout cas, réalisait pleinement, et il me le disait.

— I don't know how you can stand it. It's awful. Such a lovely place.

Nous tombâmes d'accord pour dire que l'Air-borne était magnifique au feu, mais ne valait rien pour l'entretien des maisons.

J'avais découvert depuis deux jours qu'une des pièces au-dessus de la cuisine, qui nous servait de lingerie, avait encore une fenêtre intacte à part un trou fait par une balle qui était allée s'écraser dans le plafond. Nous avons remis un poêle dans cette chambre et ce fut un

immense progrès dans notre existence. Je pouvais faire mes lessives dans cette pièce, y mettre sécher des langes, y déployer un parc pour faire jouer les petites. Enfin, il y avait moyen de faire là, à tour de rôle, un brin de toilette. L'on était d'ailleurs accommodant, et je me souviens avoir donné le bain aux enfants et lavé mes cheveux pendant que l'abbé lisait son bréviaire. C'était lui qui dirigeait et tenait en main notre équipe de garçons. Il coupait le bois, charriait l'eau, et dirigeait les chœurs, les récitation de chapelet, les jeux par lesquels nous tâchions de distraire et d'occuper les enfants pendant les longues heures d'obscurité. Enfin, il fixait le couvre-feu, c'est-à-dire que, la prière du soir dite, il imposait silence à la petite troupe, sans toutefois se faire toujours obéir par Béatrice, dite Tapou, dont le babillage amusait beaucoup les garçons.

Le commandant Ghislain partagea avec beaucoup de simplicité notre installation. Il accepta de dormir sur un matelas jeté à terre dans la pièce à l'étage, où je fus contente de lui confier ma petite très enrhumée. Il était convenu qu'en cas de danger il roulerait la petite dans sa couverture et nous rejoindrait à la cave. Les Américains ne voulaient pas nous autoriser à dormir en haut, et je n'osais contrevenir à cet ordre, car avec les deux enfants je n'aurais pu descendre assez vite, si la canonnade l'avait rendu nécessaire. Le commandant fut d'ailleurs bien servi. Le canon tonna sans interruption toute la nuit et je crois qu'il a gardé un assez mauvais souvenir de ce passage chez nous. Il repartit le lendemain avec une lettre pour les enfants à Bruxelles où je demandais à l'un des grands de me rejoindre, si possible Madeleine, car je commençais à sentir terriblement le besoin d'une main-d'œuvre féminine.

Il me raconta après coup que sa voiture reçut de la mitraille à Bastogne et que son voyage avait été assez périlleux.

Tous ces jours-là, la canonnade ne cessa pas. Bastogne n'était plus encerclée, mais la bataille devait se prolonger

jusque vers la mi-janvier, et les Américains eurent beaucoup à lutter pour empêcher les Allemands de s'approcher de la ville par la route de Marche. Je ne sais si l'ennemi espérait encore prendre la ville. Par une femme de Gironville, qui logea le maréchal von Runstedt, je sus après coup qu'il ne déco... pas de n'être pas parvenu à ses fins, mais je pense qu'au moment où je parle, la question pour eux était surtout de laisser ouverte la seule porte de sortie de la fameuse poche qui allait de Saint-Hubert à Les Tailles en passant par Laroche et Houffalize, etc., le couloir de sortie ne fut plus à un moment que de 12 kilomètres et la seule route au pouvoir de l'ennemi venait de Laroche vers Noville au nord de Bastogne, où s'amorçait la route de Noville-Bourcy vers le Grand-Duché, par où s'échappait la majeure partie des troupes allemandes. C'est pour cela sans doute que la bataille fut si acharnée pour Noville: le village changea de mains neuf fois; aussi n'y restait-il guère d'habitants en février 1945.

Il y a là-bas maintenant un cimetière mi-allemand, mi-américain, qui compte 7.000 tombes. Le sang américain a coulé à flots sur la dure terre d'Ardenne. Bastogne, n'oubliera jamais ceux qui ont combattu sur son sol!

La bataille continuait vers l'Ouest. L'on voyait la nuit la lueur des canons et les Américains préparaient de fortes défenses de ce côté-là. Ils avaient eu à se défendre contre des troupes parachutées ou descendues en planeur, à ce qu'ils m'ont dit, dans un petit bois à 200 mètres de la maison. Il dut y avoir des engagements de ce côté-là, car un jour Léopold vint me chercher tout joyeux: « Viens voir, maman, ils ont fait des prisonniers », et je vois, en effet, arrivant par la route de Marche, une dizaine de « feldgrau », les mains au-dessus de la tête. Sept Allemands ont été tués dans la prairie en face de la maison, trente-cinq ont été faits prisonniers. L'un d'eux, blessé, est apporté à la ferme sur une civière. Nous trouverons plus tard son soulier qu'on lui a enlevé. C'est monté sur une semelle de bois, une tige en cuir brut garni de poils: du

sanglier ou de la chèvre. Le blessé est un tout jeune soldat. Il ne semble pas avoir plus de seize ans.

Un Américain est tombé ces jours-là aussi sur la terre familiale. Nous avons trouvé sa tombe, et l'avons signalée au service d'inhumation américain. C'était à la lisière de notre petit bois. Nous avons retrouvé son casque percé d'un éclat de mitraille et taché de sang. Son nom y était encore marqué « Rigaetano ». Nous avons eu une pensée pieuse pour celui qui était venu d'au-delà des mers mourir pour sa patrie et la nôtre sur nos terres d'Isle-la-Hesse. Nous avons regretté qu'on ait enlevé de l'endroit où il était tombé cet héroïque « air-borne ». Si ces lignes tombent un jour, par hasard, sous les yeux de ceux qui l'ont connu ou aimé, qu'ils sachent que nous n'oublierons jamais son sacrifice et que nous gardons son casque en souvenir.

Le 4 janvier, nous eûmes la surprise de voir revenir de Senonchamps, amenée par des Américains, M^{lle} Vernel. Elle nous raconta les jours abominables qu'elle avait traversés à Senonchamps, le village voisin. Pris par les Allemands, avant Noël, après une bataille de maison à maison, dans laquelle dix-sept sur vingt-cinq de celles-ci furent détruites, ce petit hameau fut le théâtre de terribles événements. Nous avons assisté de chez nous aux effrayantes attaques en piqué des avions américains décidés à détruire jusqu'au dernier Allemand caché dans ses murs.

Deux hommes furent assassinés par les Allemands dans des circonstances particulièrement horribles. C'étaient un père et un fils habitant la dernière maison du village vers Chenogne. Les détails qui suivent furent établis grâce au témoignage de l'enfant des voisins, le petit Picard, âgé de dix ans. Cet enfant avait été souper chez les voisins, au moment où le village était encore aux mains des Américains. Soudain, un jeep s'arrêta devant la porte, et cinq Américains entrèrent. Ils parlaient français et étaient *affamés*. Ils mangèrent à eux seuls trois pains et deux livres de beurre. Ce détail aurait dû frapper

tout homme un peu observateur: les Américains, bien ravitaillés au début de la bataille, bien nourris, étaient toujours, chez l'habitant, d'une rare sobriété. De plus, très peu d'entre eux parlaient le français. Nos braves paysans, peu défiants et faisant confiance à leurs hôtes de fortune, causèrent abondamment, et ne cachèrent pas leurs sentiments à l'égard des ennemis détestés, et se vantèrent ensuite d'avoir appartenu à l'armée blanche et de l'avoir ravitaillée. Les hôtes se retirèrent dans la nuit, et l'enfant retourna chez lui. Le lendemain, on retrouva le père et le fils, assassinés dans leur maison. La vérité était facile à deviner. Une fois de plus, la fausseté allemande se révélait: les hôtes n'étaient pas des Américains, mais des Allemands en uniformes volés, venus en reconnaissance du bois voisin. Ils étaient revenus dans la nuit se venger!

Mademoiselle avait passé les derniers jours dans l'étable de la principale ferme du village, seul abri resté debout, et où s'étaient réfugiés les soixante habitants demeurés sur place. Elle avait vu les tanks ennemis se canarder à 100 mètres de sitance. Un homme était tombé à ses côtés, mortellement blessé, un autre était mort dans la bataille. Pour cet humble hameau de trente-cinq feux, sept hommes sont morts des faits de guerre. Outre les quatre déjà signalés, l'instituteur avait été fusillé par la Gestapo en septembre; un homme sauta sur une mine avec son chariot en labourant son champ dans les mois qui suivirent; un autre enfin fut atteint d'un éclat de mitraille en fuyant au village voisin.

Mademoiselle avait échappé de peu à la mort en nous rejoignant, car les balles sifflaient encore autour d'elle quand elle monta dans la voiture du capitaine américain qui la ramena.

Le lendemain, 5 janvier, dans l'après-midi, quelle ne fut pas notre joie en voyant arriver une ambulance du Motor-Corps de la Croix Rouge belge, conduite par l'intrépide Yvonne Limauge: elle nous ramena Madeleine. Quelle joie, quel réconfort de se revoir après ces semaines

de cauchemar. Je crois que Madeleine eut un choc en nous voyant, surtout en voyant les pauvres petites. J'avais beau faire, il était impossible de les avoir nettes et propres. Elles étaient très enrhumées, moins par le froid que par les poussières avalées dans le foin de la cave. Je leur avais mis des petits bonnets de laine, qui leur donnaient un aspect bien misérable.

Madeleine et Yvonne s'en furent visiter le souterrain, où nous avons vécu cette terrible période. Pendant ce temps, ma décision avait été prise sans retard : je décidais d'évacuer par l'ambulance Frédéric et les deux bébés accompagnés de Mademoiselle qui avait besoin de repos, et de sortir de cette atmosphère de bataille.

Je me souviendrai longtemps de cet embarquement dans la neige, sous l'œil attendri des soldats qui ont toujours un faible pour les enfants !

Yvonne reprenait à Bastogne des membres de la Croix Rouge, qu'elle y avait déposés en inspection en venant. Il y eut alerte pendant qu'elle y était, et il fallut ressortir de l'ambulance pour mettre tout le monde dans un abri tant que dura le « shelling ».

Le reste du voyage se passa sans encombre, et les enfants furent recueillis à Arlon, l'un par le charmant ménage du commissaire d'arrondissement, M. Kiesel, excellent ami de mon mari, les deux petites par la famille Enschedé, dont je ne puis assez souligner ici l'affectueux dévouement. Tous trois ne tardèrent pas à reprendre couleurs et santé dans ce cadre plus paisible.

Madeleine et moi passâmes une partie de la nuit à causer. Il y avait, de part et d'autre, tant de choses à se dire.

Au moment d'aller se coucher à la cave, elle fut prise d'un fou rire ; venant du monde civilisé, il lui semblait du plus haut comique de devoir dormir dans ces conditions. Le dortoir avait évolué. C'était nous deux à présent qui dormions dans le garde-manger, et les garçons se partageaient le reste du dortoir.

Il y eut encore d'autres hôtes qui profitèrent de notre

hospitalité. Je cite, de mémoire, Frédéric Orts, qui non seulement y coucha, mais y éteignit un commencement d'incendie le jour où Léopold et notre « cook » Marcel Lesage, essayèrent de faire des pommes de terre frites, dans une boîte à conserve, le tout au-dessus d'une gamelle remplie de gasoline. Le feu fut éteint, tant par Frédéric — alerté par le cri des enfants — que par les Américains qui avaient leur bureau et leur station de radio dans la cave voisine du chauffage central. Yvonne Limaugé y logera aussi avec M. Bachaus et le docteur de Meersmans, qui travaillèrent avec un magnifique dévouement et pendant plusieurs mois dans toute cette région si éprouvée, cela sans se laisser arrêter ni par le temps, ni par les mauvaises routes, ni par la mitraille, ni par les dangers, ni même par les maladies. Je ne pourrai dire assez de bien du magnifique courage des femmes du Belgian Motor-Corps de la Croix Rouge. Avec Yvonne Limaugé je dois remercier et féliciter Cécile Bricourt et combien d'autres.

Le lendemain du jour où les enfants furent évacués à Arlon, je fis chauffer une marmite d'eau chaude et passai une matinée à ma toilette. Il faut avoir vécu trois semaines dans les conditions que j'ai décrites pour imaginer ce que cela peut être agréable. Je n'oublierai jamais le regard interloqué de Marcel Lesage, lorsque je descendis à la cuisine. Il me dévisageait d'un air si surpris que je lui dis : « Eh bien ! Marcel, qu'y a-t-il ? » — « Mais, madame la baronne, c'est que vous avez tout à fait changé de couleur. » Il n'avait pas tort. Mais, il lui fut immédiatement enjoint d'arriver au même résultat.

Madeleine, pour qui cette vie bohème était chose nouvelle, avait encore certaines ambitions. Le soir, elle fit faire la lessive par les garçons disant qu'elle se refusait au premier rinçage de chemises aussi sales. Il y eut pas mal de joyeuses plaisanteries, mais ce soir-là marqua un progrès sérieux dans notre *modus vivendi*.

Le 7, je décidai d'aller à Senonchamps avec M. l'abbé ; cette permission, comme celle d'aller à Bastogne, nous

avait été jusqu'à ce jour refusée par les Américains. Ce jour-là nous l'obtinmes, et nous partîmes dans la neige.

Au-dessus du verger, un cheval mort était couché en travers de la route, et il y avait des Américains dans des fox-holes dans la drève de hêtres. Je sus à ce moment qu'un tank allemand avait remonté cette drève pour aller combattre à Senonchamps quelques jours auparavant. Contre le verger il y avait cinq Allemands morts, à demi ensevelis sous la neige. Ils ne furent enterrés que deux mois plus tard, lorsque la neige fondit. Le spectacle était lugubre.

Léopold me dit, au retour: « Tu as vu, maman, les Fritz qui faisaient « camarade » au bord du fossé? »

Les premières maisons étaient toutes détruites. Des pans de murs calcinés, c'est tout ce qu'il restait de ce petit village ardennais.

Nous allions, l'abbé et moi, dans la neige crissante. A notre gauche, du côté de Neufchâteau, nous entendions les coups de départ des canons américains. Les obus sifflaient en passant au-dessus de nos têtes pour aller retomber dans les lignes allemandes du côté de Rechrival-Amberloup.

Nous trouvâmes le groupe principal des habitants dans l'écurie à chevaux de la ferme Dumont, au centre du village. La voûte de cette écurie était en béton et avait résisté. Seul un obus avait traversé la grange au-dessus; des autres bâtiments de la ferme il ne restait rien.

La situation des paysans était misérable. Ils n'avaient plus de lumière et reçurent avec joie les quelques bougies que nous avions eues par l'ambulance, ainsi que du savon donné par les Américains. Toutefois, ils avaient de la nourriture et de quoi se chauffer. C'était l'essentiel. La petite chapelle construite dix ans avant sur un plan fait par mon mari était très endommagée. Le clocher gisait par terre. Des boulets entrés par le chœur avaient bousculé l'autel. Au milieu de la petite nef, il y avait une montagne de débris. Nous réunîmes les jours suivants ce que nous pûmes retrouver d'objets intacts et les



SALON D'ISLE-LA-HESSE QUI SERVIT DE BUREAU D'ÉTAT-MAJOR PENDANT LA BATAILLE ET SERVIT ENSUITE DE CHAPELLE PROVISOIRE.

abritâmes au château. Nous eûmes, à partir de ce moment, la messe dominicale à Isle-la-Hesse. C'est encore là qu'on la dit, au moment où j'écris ces lignes, car la chapelle n'est pas rebâtie. C'est aussi là que le Père Leloir vint la dire, à son retour du bagne, pour celui que nous pleurons et qui est tombé pour Dieu, pour le Roi, pour la Patrie, au camp de Buchenwald, le 20 février 1945...

Après avoir visité la chapelle, nous passâmes à la maison suivante: là, deux veuves, la belle-mère, la belle-fille, et trois enfants étaient réfugiées dans l'unique pièce intacte. La vieille femme se mourait; c'était une petite Ardennaise ridée et ratatinée, qui venait l'été chez nous éplucher les légumes et s'en retournait allègrement son bâton à la main, non sans avoir dans son savoureux patois, décoché un quolibet à chacun. A présent, elle gisait sur un grabat, entre le poêle et le mur. Sa belle-fille, dans ces jours de bataille, avait eu le courage inouï de la transporter sur ses épaules jusqu'au village suivant de Chenogne. Là, n'en pouvant plus, elle l'avait déposée sur le sol, et comme les soldats lui conseillaient de fuir plus loin, car on était en pleine bataille (de Chenogne il ne reste qu'une maison sur trente-cinq), elle répondit simplement: « Je ne saurais plus. Si elle doit mourir, ce sera ici, mais le bon Dieu qui lui a fait traverser la bataille peut aussi bien la sauver. »

C'est ce qui arriva. La bataille terminée, la belle-fille rechargea la vieille femme sur son dos, et refit le dur chemin en sens inverse. Elle la ramena, non dans sa maison, détruite par les flammes, mais dans celle des voisins. Je pensais à Ruth et à Noémi, au livre de la Bible. Je m'agenouillais près du grabat; la vieille mit son bras autour de mon cou et me dit: « Maintenant, je vais mourir, mais tu iras d'abord chercher ce qu'il me faut, et tu me donneras une chemise blanche et des draps frais. » Je le lui promis, et les circonstances me permirent de tenir ma promesse.

Au même moment, Léopold vint nous dire que l'ambulance venait d'arriver au château et me demandait. Je

partis pour Arlon, en passant par Sibret où je fis une courte visite au curé. Le village était moins détruit que Senonchamps et Chenogne, mais, considérablement endommagé. Il fallait d'urgence organiser des secours: médicaments, vivres, vêtements. Il fallait envisager des mesures pour enterrer les cadavres d'hommes et de bêtes, qui deviendraient un danger au moment de la fonte des neiges.

J'appris que dix-huit habitants de Chenogne avaient péri dans la bataille, trois à Jodenville, six à Poisson-Moulins (dont le père, la mère et le frère de mon infortunée femme de chambre, Marie Thomas). Une famille avait péri tout entière, sauf le père.

Je trouvai à Arlon le plus charmant des accueils chez les Enschi, qui avaient recueilli mes deux petites filles. Celles-ci avaient déjà repris meilleure mine.

Je vis le président provincial de la Croix Rouge, et nous envisageâmes diverses mesures à prendre. J'étais présidente de la section de Bastogne et tout était à faire sur place. Nous n'avions plus ni locaux, ni personnel, ni documentation. L'hôpital avait été vidé par les Américains, lorsque, par suite de l'encerclement, il s'était trouvé à court de tout matériel médical et la clinique avait été sérieusement endommagée par les obus.

Notre retour à Isle-la-Hesse avait été fixé au jour même, mais un contretemps nous força à attendre le lendemain. L'après-midi nous fîmes à Arlon une collecte de porte en porte, et nous remplîmes l'ambulance d'objets divers qui furent, dès les jours suivants, distribués aux populations des villages les plus éprouvés.

Le lendemain, Yvonne Limauge et M. Backhaus, réalisant que je connaissais bien la région, me proposèrent de faire avec eux la tournée d'enquête qu'ils devaient faire pour la Croix Rouge.

Nous partîmes par Tintange, et fûmes accueillis avec des transports de reconnaissance par la population. La situation était tragique partout: tant de maisons détruites, les gens vivant groupés chez les plus fortunés qui avaient

pu sauver leurs toits. Partout l'alimentation s'avérait difficile mais ce n'était pas la famine. Au point de vue vêtements, c'était pire, et les quelques modestes dons que nous pûmes faire sur l'heure furent accueillis avec joie. De Tintange, nous voulûmes aller sur Sainlez, mais avec la neige, je me trompai de chemin, et nous nous dirigeâmes sur Surré, à deux pas des lignes allemandes.

Les batteries américaines en position de combat le long de la route, et les obus sifflant au-dessus de nos têtes nous firent constater notre erreur. Nous rebrous-sâmes chemin. Sainlez, Honville, Livarchamps comptaient nombre de victimes. Deux de ces villages semblaient déserts, la population étant, en majeure partie, évacuée vers les villages au-delà de Martelange, qui avaient été à la pointe de l'avance allemande.

Partout les gens nous firent un accueil touchant. Nous pouvions si peu pour eux, et j'étais triste de n'avoir guère de secours à leur apporter en leur entendant se dire: « Oh! c'est madame la baronne d'Isle-la-Hesse, qui vient avec la Croix Rouge pour nous aider. »

L'aide devait s'organiser dans les semaines qui suivirent, et je tiens à noter ici combien nous fûmes soutenus et assistés de toute manière et dans toute la mesure du possible par les « Civil Affairs » de Bastogne et le charmant lieutenant Hoyt. Du côté belge je dois rendre hommage au dévouement infatigable de M^{lle} Georgette Famenne, qui vint de la Croix Rouge de Florenville se mettre à la disposition de notre section locale, car elle nous rendit les plus grands services.

De Sainlez nous nous dirigeâmes vers Salvacourt, Clochimont, Assenois; la bataille avait fait rage partout, mais maintenant que les Allemands étaient repoussés, l'espoir renaissait dans les cœurs.

Nous rentrâmes par Sibret, où nous avions du secours médical à remettre au village, et deux religieuses à aller chercher pour les évacuer, ainsi que quelques enfants, vers Arlon.

J'appris que Madeleine était venue ce jour-là, en recon-

naissance, par les bois, et s'en était retournée de même une heure plus tôt. Elle avait passé par notre propriété de famille dans les bois de Sibret où le pavillon de chasse de mes parents était aux trois-quarts démoli. Les bois entourant la maison avaient été fauchés par la mitraille et je n'ai su que plus tard — quand un de mes fils l'eut détecté — que Madeleine avait passé, pour venir, sur un champ de mines. C'est sur ce même champ de mines qu'un cultivateur de Senonchamps se fit sauter un mois plus tard avec son chariot. C'est pour calmer mes craintes rétrospectives que Réginald me disait alors : « Allons, mammy, tu sais bien qu'il n'y avait aucun danger, Madeleine ne pèse tout de même pas une tonne! »

J'ai toujours gardé la même crainte de tous les engins qui sont restés sur cet effroyable champ de bataille que fut la région de Bastogne. Dans chaque fossé, au bord de chaque route, dans le moindre bosquet, on retrouve encore aujourd'hui des balles, des fusils mitrailleurs, des mitrailleuses lourdes et légères, des bazokas, des obus de tout calibre et de toutes formes — allemands ou américains, — des mines, des grenades, des engins fumigènes, d'autres au phosphore, des fusées, de celles qui sont accompagnées d'un parachute et font l'ambition de tous nos gamins, de ces bouteilles incendiaires, sans compter les parties encore dangereuses de projectiles déjà lancés, tels que détonateurs et pointes d'obus. En avons-nous vus, de ces blessés, enfants innocents ne sachant le danger qu'offraient ces objets brillants et inconnus, gamins et jeunes gens imprudents qui ne résistaient pas au plaisir de faire brûler la poudre ou de faire sauter des projectiles, cultivateurs ou paysans surpris par les infernales machines préparées avec une froide cruauté par les Allemands en retraite, jusqu'à ces intrépides démineurs volontaires qui, avec une héroïque abnégation, travaillèrent des mois durant à nettoyer le pays de tous les engins, sans souci de la mort presque inévitable au-devant de laquelle ils allaient pour l'amour de tous

leurs concitoyens. Je vous salue ici, lieutenant Hazé, et votre admirable équipe, réduite de dix-neuf à cinq hommes, neuf d'entre eux morts pour la sauvegarde de leurs concitoyens et les autres grièvement blessés.

Ah! comme on serrait les poings de rage impuissante en recevant à notre poste de secours ces pauvres débris humains. Je n'oublierai jamais celui qui avait la figure et les bras brûlés par le phosphore et fumait encore en arrivant à l'hôpital de Marche, ni cet autre qui mourut en route, sans une plainte, avec sa pauvre tête qui n'était plus qu'une immense plaie!

En rentrant à Isle-la-Hesse, je trouvais déjà l'impression de la vie reprenant ses droits. Qu'on ne l'oublie pas, la bataille sévissait encore à 2 kilomètres de chez nous, mais l'espoir de la victoire finale avait fait place à une certitude. Déjà l'on pensait à l'avenir, déjà l'on essayait de remonter la pente. Madeleine avait fait de grands nettoyages. Nous avions évacué vers Arlon cinq de nos grands collégiens. Il ne nous en restait que deux, natifs de Houffalize et qui n'avaient pas de parents chez qui se réfugier. J'avais pu d'Arlon rapporter les Saintes Huiles et une valise-chapelle. Déjà l'abbé Martin avait rapporté des ruines de la chapelle à Senonchamps ce qu'il fallait pour dire la messe. Nous arrangeâmes un palier au-dessus de la cuisine en chapelle provisoire. Quinze jours durant, l'abbé y célébra quotidiennement la messe avec un public disparate et changeant, tantôt des réfugiés, tantôt des soldats de la suite du général, tantôt des membres de la Croix Rouge de passage chez nous, et cela au son du canon qui n'arrêtait guère.

Lorsque l'État-Major de la 101^{me} nous quitta, cette chapelle fut transférée dans la salle à manger. Je me souviens d'un jour où il y eut tellement de soldats américains pour y assister qu'il était impossible de bouger ou de s'agenouiller. Nous fûmes tous impressionnés par leur recueillement. Madeleine leur avait rappelé, en anglais, la faculté qu'ils avaient, comme combattants, de recevoir le Saint-Sacrement, sans être à jeun. Plusieurs en profi-

tèrent. Ce sont certains d'entre eux qui racontèrent à M. l'abbé que plus d'une fois ils avaient eu des prêtres parmi eux qui s'étaient fait parachuter avec le Saint-Sacrement.

Un peu plus tard encore, lorsque les quatre colonels qui avaient occupé la maison avec leur service après le départ de l'État-Major, nous eurent quittés à leur tour, nous transférâmes encore la chapelle dans notre ancien living-room. C'était la pièce favorite du maître de la maison, où il y avait ses trophées de chasse. Un Saint-Hubert sculpté surmonte la cheminée, et dans l'angle, à gauche, une niche abrite la double statue de Sainte-Anne et de la Sainte Vierge. Une planche recouverte d'un tapis, posée à même les banquettes de coin de feu, et l'on pourrait croire que la pièce a été conçue pour un oratoire.

Nous ne penserons jamais sans émotion que c'est là qu'aimait spécialement se tenir celui qui devait mourir à Buchenwald en distribuant la Sainte-Eucharistie à ses compagnons comme aux premiers temps du christianisme.

La 101^{me} nous quitta vers le 15 janvier. Une émouvante cérémonie eut lieu l'avant-veille de leur départ. Les préparatifs nous en avaient intrigués. Dans l'espace qui s'étend devant la maison, entre deux rangées de hêtres séculaires, ils dressèrent une estrade et la recouvrirent d'un parachute. Sur l'estrade une chaise, une table. Devant, un groupe d'air-bornes et certains combattants d'autres armes, qui ont été pris dans l'encerclement, forment le carré.

Nous assistons à une prise d'armes. Un soldat des paratroops que j'interroge, me dit que le général Taylor va décorer certains hommes qui se sont particulièrement distingués pendant le siège de la bataille de Bastogne. « Pour nous, airborne », ajoute-t-il, « ce n'est rien d'extraordinaire ce qu'ils ont fait, mais pour des soldats qui n'appartiennent pas aux troupes de choc c'est magnifique, et il est bon de les encourager. »

Le général parut bientôt avec son État-Major, et l'une après l'autre, un officier lut les citations de ces braves qui reçurent de Taylor la médaille « For bravour and gallantry ». J'aurais bien aimé avoir une des photos prises à cette occasion par certains des assistants.

La même cérémonie se répéta à Bastogne, le lendemain, mais Isle-la-Hesse considère comme un honneur d'avoir eu la première.

Les jours suivants, nous vîmes partir les valeureuses troupes vers une destination inconnue, mais sans aucun doute là où il fallait des soldats intrépides pour porter le coup décisif dans l'une ou l'autre bataille.

La bataille de Bastogne, celle qui déclencha peut-être l'écroulement final du plus monstrueux régime des temps modernes, était terminée.

Que le lecteur m'excuse de n'avoir pu lui en montrer qu'un tout petit côté. Mais comment pourrait-il en être autrement? Il resterait tant de choses à dire sur les efforts nombreux pour aider la population dans la période qui suivit!

Les événements des temps actuels ont une telle envergure, qu'aucun spectateur ne peut, au moment même, en concevoir l'image générale. Il faudra pour cela le recul des années. Seul un esprit pacifique, serein, dénué de passion, pourra essayer alors d'expliquer l'immense convulsion qui ébranle le vieux monde.

Une chose pourtant est déjà née à présent : c'est la sympathie de l'Amérique pour notre vieux petit peuple, intelligent mais têtu, énergique et ambitieux, querelleur, critique et pourtant plein de bon sens, rusé et intéressé, mais qui sait être généreux, ami du confort, mais capable d'austérité et des plus grands sacrifices, aimant ses aises, mais étonnamment travailleur, traditionaliste par nature, ami du progrès par curiosité et assimilant avec une étonnante rapidité les nouveautés qui se présentent à lui dans tous les domaines.

Le Belge admire dans l'Américain sa simplicité, son esprit pratique, et surtout cette bonhomie qui, malgré

notre petite importance sur le plan mondial, ne nous incrimine pas à ses yeux, et surtout cette absence totale de ruse ou de méchanceté qui les laisse confondus d'horreur devant la cruauté et le sadisme de certaines théories qui empoisonnent les vieux peuples d'Europe.

Puissent les temps à venir sceller et consacrer cette amitié, que la bataille de Bastogne a sans doute généreusement contribué à développer.

AIRBORNE

101^e

